

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Constantinople

Dans une page déjà ancienne, mais dont tous les détails sont restés exacts, le grand géographe Elisée Reclus a décrit le site merveilleux où s'encadre le « paradis des croyants ».

Apollon lui-même, disait la légende byzantine, indiqua l'emplacement où devait s'élever la cité qui, depuis, est devenue Constantinople. Nulle part, l'oracle n'aurait pu trouver mieux. La ville occupe, en effet, le point le plus heureusement situé au bord de la grande fissure du Bosphore. En cet endroit, une péninsule aux collines doucement ondulées s'avance entre la mer de Marmara et la baie sinuose à laquelle la forme et la richesse de son commerce ont valu le nom de « Corne d'Or ».

Par la beauté de son aspect, Constantinople est l'une des premières cités de l'univers : c'est « la Ville-Paradis » des Orientaux. Elle peut se comparer à Naples, à Rio-de-Janeiro, et nombre de voyageurs la proclament la plus belle des trois.

Quand on vogue à l'entrée de la Corne d'Or sur un léger caïque, plus gracieux que les gondoles de Venise, on voit à chaque coup de rame changer l'aspect si varié de l'immense panorama. Au delà des murs blancs du sérail et de ses massifs de verdure, les maisons de Stamboul, les tours, les vastes dômes des mosquées avec leur collier de petites coupoles, et les élégants minarets tout brodés de balcons, s'élèvent en amphithéâtre sur les sept collines de la péninsule. De l'autre côté du port, que franchissent des ponts de bateaux, d'autres mosquées, d'autres tours, entrevues à travers les cordages et les masts pavoisés, s'étagent sur les pentes d'une colline que couronnent les palais de Pétra et la vieille tour de Galata.

Au nord, une ville continue de maisons de plaisance borde les deux rives du Bosphore. A l'Orient, la côte d'Asie s'avance en un promontoire également couvert d'édifices qu'entourent les jardins et les ombrages. Voilà Scutari, la Constantinople asiatique, avec ses maisons roses et son vaste cimetière aux admirables bois de cyprès ; plus loin, on aperçoit Kadi-Keui, l'antique Chalcédoine, et le bourg de Prinkipo, sur une des îles de l'archipel des Princes, parsemant du vert de leurs bosquets et du jaune de leurs roches les eaux bleues de la mer de Marmara.

Entre toutes ces villes qui baignent leur pied dans le flot, vont et viennent incessamment les navires et les embarcations de toutes formes, à la rame, à la voile, à la vapeur, animant l'espace de leur mouvement et donnant la vie à ce tableau magnifique.

Des hauteurs qui dominent Constantinople et Scutari, le spectacle est encore plus beau, car on voit se dessiner tous les contours des rivages d'Europe et d'Asie, on suit du regard les sinuosités du Bosphore.

et du golfe de Nicomédie, et dans le lointain, au-dessus des vallées ombreuses, on voit pyramider la masse de l'Olympe de Bythinie, presque toujours revêtue de ses neiges.

Les Bombes asphyxiantes

Ces jours-ci, le docteur anglais Haldane, envoyé sur le front pour observer les effets des gaz asphyxiant, a examiné plusieurs Canadiens hospitalisés ; il a constaté que les victimes luttaien pour retrouver leur respiration et avaient le visage bleu.

Cette cyanose n'était pas due à la présence d'un pigment dans le sang ; les malades semblaient atteints de bronchite aiguë causée par l'inhalation d'un gaz irritant. Un malade expira peu après son arrivée à l'hôpital ; le docteur Haldane en fit l'autopsie qui révéla les symptômes de bronchite aiguë avec les effets secondaires de cette affection. L'autopsie d'une autre victime révéla encore une bronchite très aiguë avec œdème des poumons, ce qui avait causé la mort par asphyxie.

Le capitaine canadien Bertram a déposé qu'il vit d'abord une fumée blanche s'élever des tranchées allemandes jusqu'à la hauteur de trois pieds environ ; puis, au-devant de cette fumée parut un nuage verdâtre qui ne s'élevait pas à plus de sept pieds de haut. Ce nuage roula le long du sol jusqu'aux tranchées anglaises, obligeant à fuir les hommes dont un certain nombre périrent.

Un quart d'heure après, à la suite d'une contre-attaque, le capitaine trouva vingt-quatre Canadiens asphyxiés sur un petit espace conduisant à la tranchée. Le capitaine souffrit lui-même beaucoup des effets des gaz qui n'étaient pas encore complètement dissipés ; la respiration lui manquait.

Le docteur Haldane conclut qu'on est en présence de chlore ou de brome utilisé dans le dessein de provoquer l'asphyxie.

Les Allemands ont également employé des obus qui contenaient des substances irritantes, quoique, dans quelques cas, ces agents nocifs soient moins brutalement barbares que les gaz dont ils se sont servis contre les Canadiens ; en tout cas, leurs effets ne sont pas identiques à ceux qui résultent de la combustion ordinaire des explosifs.

LEUR THÉORIE

Les règles du droit ne sont respectées par une nation que si elles sont avantageuses. Aucun Etat ne peut risquer son existence pour un traité qu'il a signé, si en violant ce traité il sauve sa situation dans le monde.

Général de BERNHARDI.

Notre histoire montre par mille exemples que l'Allemand, soldat ou capitaine, aussitôt qu'il peut faire le maître, trahit une remarquable dureté de cœur, aussi bien du reste contre un compatriote que contre l'étranger. Le Français, ou le Slave, est accessible aux mouvements de la pitié ; l'Allemand, jamais ou rarement et son bras pèse d'autant plus lourdement sur le peuple dominé qu'il opprime avec méthode.

D^r GEFROERER.

Faits de guerre

DU 27 AU 30 AVRIL

Des navires de guerre allemands ont été signalés au large des côtes belges. Dunkerque a reçu, le 29 avril, dix-neuf obus de gros calibres. Vingt personnes ont été tuées ; quarante-cinq blessées ; quelques maisons ont été détruites.

En Belgique, au nord d'Ypres, nous n'avons cessé de progresser en liaison à gauche avec les troupes belges, à droite avec l'armée britannique. Nous avons pris des lance-bombes, des mitrailleuses, beaucoup de matériel et fait de nombreux prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers. Les pertes de l'ennemi ont été très élevées ; sur un seul point du front, à proximité du canal, nous avons compté plus de 600 cadavres allemands. L'ennemi montre une certaine lassitude ; dans la nuit du 28 au 29 avril, une attaque contre les troupes belges a été facilement repoussée. Dans la journée du 29, nous avons progressé au nord d'Ypres dans la région de Steenstraete.

Dans la journée du 29 avril, Reims a reçu cinq cents obus, dont beaucoup d'obus incendiaires. Ceux-ci ont allumé plusieurs incendies, mais on a pu les circonscrire et les éteindre rapidement.

En Champagne, dans la région de Beau-séjour, l'ennemi nous a enlevé, le 28 avril, trois cents mètres de tranchées avancées. Une vigoureuse contre-attaque nous en a presque aussitôt rendu la moitié.

En Argonne, près de Marie-Thérèse, une tentative d'attaque a été arrêtée immédiatement par notre feu.

Sur les Hauts-de-Meuse, dans la journée du 27, nous avons achevé de refouler les attaques dirigées par l'ennemi contre le front les Eparges-Saint-Rémy-tranchée de Calonne ; ces attaques ont coûté cher aux Allemands, car sur un seul point, un officier a compté près d'un millier de morts.

Nous sommes ensuite passés à l'offensive, et, dans la journée du 28, nous avons gagné environ un kilomètre de terrain en infligeant à l'ennemi de fortes pertes et en détruisant une de ses batteries. Dans cette même journée, l'ennemi a recommencé de bombarder les Eparges. Dans la nuit du 28 au 29, il a dirigé contre cette position une attaque qui a été facilement repoussée.

Les opérations qui se sont poursuivies en Lorraine depuis le 15 mars ont été souvent signalées par les communiqués allemands comme des succès à l'avantage de nos adversaires. Or, s'il est exact que depuis le 15 mars le front tenu par les armées en présence en Lorraine s'est modifié, cette modification a été tout entière à notre avantage. Nous avons constamment avancé, et les actions mentionnées comme des succès par les communiqués allemands sont purement et simplement celles par lesquelles

l'ennemi a vainement essayé de s'opposer à notre progrès. Notre avance moyenne a été de trois à quatre kilomètres sur un front de vingt-cinq kilomètres.

Donc, quand les communiqués allemands parlent d'action sur Emberménil (communiqués des 20 et 24 avril), cela veut dire que, constatant l'avance de nos positions de Laneuveville, au sud d'Emberménil, les Allemands tentent de s'y opposer par deux attaques. Elles sont repoussées, et le communiqué du 24 reconnaît que leurs avances ont été obligées d'évacuer Emberménil.

De même, les actions mentionnées au nord-est et à l'est de Lunéville (communiqué du 1^{er} avril) ne sont autre chose que les vaines tentatives faites pour conserver la forêt de Parroy, qui fut presque totalement occupée par eux, et qui est aujourd'hui presque tout entière dans nos mains et solidement organisée.

Cette préoccupation marquée depuis un mois par les communiqués allemands dit assez qu'ils s'efforcent de dissimuler la série d'opérations, dont le résultat total se traduit par une avance sensible, des positions meilleures et le déplacement continu de notre ligne vers la frontière même de la Lorraine annexée.

En Haute-Alsace, à l'Hartmannswillerkopf, après avoir repris le sommet dans la soirée du 26, nous avons progressé d'environ 200 mètres, sur les pentes orientales de la montagne, et nous nous y sommes fortement établis. Dans la journée du 28, les Allemands ont violemment bombardé nos positions, mais sans attaquer.

LA GUERRE AÉRIENNE

Au cours de la journée du 27, nos avions ont lancé 32 obus sur la gare de Bollwiller, où ils ont mis le feu à un dépôt de munitions.

La gare d'Arnaville et le raccordement de voies ferrées Chambley-Thiaucourt ont été bombardés de nuit.

Le 28, un de nos avions a lancé 6 projectiles sur les hangars à dirigeables de Friedrichshafen. L'aviateur a vu un nuage de fumée s'élever du fond d'un hangar.

21 obus ont été lancés sur la gare, les ponts et l'usine de Léopoldshöhe. Pendant ce bombardement, un de nos avions est tombé dans les lignes allemandes.

Au cours de la même journée, quatre appareils allemands ont été poursuivis et atteints par nos aviateurs. L'un est tombé en flammes dans les lignes ennemis, près de Brinmont. Deux autres sont venus s'abattre, près de nos tranchées : l'un en Champagne, l'autre dans la région de l'Ancre, et ont été détruits par notre artillerie. Le quatrième a atterri dans nos lignes, à Muizon (ouest de Reims) ; les deux aviateurs allemands, non blessés, ont été faits prisonniers.

L'ennemi a bombardé par avions avec des obus incendiaires la ville ouverte d'Épernay, exclusivement occupée par des formations sanitaires.

Des renseignements précis annoncent que le zeppelin qui a jeté des bombes il y a huit jours sur Dunkerque, gravement atteint par notre artillerie, et complètement hors de service, s'est échoué dans des arbres entre Bruges et Gand.

RUSSIE

Officiel. — Sur toute l'étendue de notre front, notre contact avec l'ennemi est devenu plus étroit ; le duel d'artillerie est, depuis quelques jours, plus intense et les rencontres de détachements et de reconnaissances sont plus fréquentes.

Au nord du Niémen les avant-gardes de l'ennemi se sont approchées de la ligne Reivière-Douissa.

A l'ouest du Niémen et au nord de la Naréw, les Allemands ont tenté plusieurs attaques sur les deux rives de l'Ojitz. Nous les avons repoussées après des combats à la baïonnette.

Des éléments ennemis, qui traversaient des

marais, sont tombés sous le feu croisé de nos mitrailleuses et ont été rejetés en arrière, en désordre, avec de grosses pertes.

Des tentatives des Allemands pour progresser au nord de Prasnych, ainsi qu'à l'est de Racionez, sont également restées sans résultat.

Dans les Carpates, près du col d'Oujok, nous avons repoussé, le 26 et dans la nuit du 27, des attaques que l'ennemi avait dirigées isolément, mais avec une grande énergie, contre les hauteurs situées au nord-est des villages de Louhia et de Boutha. L'ennemi a éprouvé des pertes importantes, notamment sur nos barages de fils de fer.

Dans la direction de Stryj, l'ennemi a prononcé des attaques réitérées et acharnées, mais il a été chaque fois repoussé à la baïonnette.

LES OPÉRATIONS EN TURQUIE

Dans les Dardanelles.

Malgré la résistance continue qui leur fut opposée, les troupes de débarquement se sont établies transversalement à l'extrémité de la presqu'île de Gallipoli ; leur ligne va d'un point situé au nord est d'Eski-Nissarlik jusqu'à l'embouchure d'une rivière sur la côte opposée.

Elles ont repoussé aussi toutes les attaques à Sari-Bair et avancent constamment.

Les Turcs avaient fait de nombreux préparatifs pour entraver notre débarquement ; les barrages de fils de fer s'étendaient au-dessous des vagues aussi bien que sur terre et des fosses profondes, dont le fond était garni de pointes de métal, avaient été creusées pour arrêter nos troupes ; celles-ci ont surmonté tous les obstacles.

Le Léon-Gambetta torpillé

Le croiseur cuirassé *Léon-Gambetta*, en croisière à l'entrée du canal d'Ornante, a été torpillé dans la nuit du 26 au 27 avril et a coulé en dix minutes. Tous les officiers (dont le commandant, capitaine de vaisseau André) ont péri à leur poste ; 136 hommes de l'équipage, dont 11 sous-officiers, ont été recueillis par des navires envoyés d'urgence à leur secours par les autorités italiennes.

La liste des survivants n'est pas encore parvenue au ministère de la marine. (Ortano se trouve à la pointe du talon de l'otte d'Italie, en face de Vallona (Albanie).)

110 survivants de l'équipage du *Léon-Gambetta* ont été conduits à Syracuse (Sicile). Les 26 autres sont à Brindisi (côte orientale d'Italie). Les corps de l'amiral Sénes et de 52 marins ont été inhumés à Leuca. Les circonstances de la perte du croiseur cuirassé ne sont pas encore connues.

Il n'est pas confirmé qu'elles ont été précédées de l'arrachement d'un navire et il convient de n'accorder pour le moment aucun crédit aux récits et commentaires publiés d'après des renseignements de source étrangère.

HOMMAGE AUX VICTIMES

Au sujet de la perte du *Léon-Gambetta*, M. Victor Augagneur, ministre de la marine, a adressé à M. le vice-amiral Boué de Lapeyrière, commandant en chef de la première armée navale, le télégramme suivant :

*Je vous exprime, au nom du Gouvernement, ainsi qu'à l'armée sous vos ordres, toutes nos sympathies et nos regrets émus. L'héroïsme des états-majors restés stoïquement à leur poste et la bravoure de tous les marins viennent de s'affirmer à nouveau par la fin du *Léon-Gambetta*. Pour continuer la guerre vers la victoire définitive, le Gouvernement de la République sait qu'il peut compter sur tous.*

D'autre part, l'attaché naval de France à Rome a reçu du ministre de la marine l'ordre de se rendre auprès du ministre de la marine italienne pour le remercier de l'empressement avec lequel les autorités navales italiennes ont organisé les secours qui ont permis de recueillir les survivants du *Léon-Gambetta*.

LES CHEFS

Le contre-amiral Sénes, commandant de la 2^e division légère, avait arboré son pavillon

sur le *Léon-Gambetta*. Il était né le 31 mars 1857. Au moment de la guerre russo-japonaise, il commandait dans l'escadre d'Extrême-Orient le croiseur *Pascal*. Nommé, comme contre-amiral, au commandement de la 2^e division légère, il arborait son pavillon sur le *Léon-Gambetta* le 5 juillet 1913.

Le capitaine de vaisseau André, qui commandait le *Léon-Gambetta*, était né le 15 février 1855 et il fut promu capitaine de vaisseau le 24 janvier 1913.

CE QU'ÉTAIT LE « LÉON-GAMBETTA »

Le *Léon-Gambetta* était un croiseur cuirassé du programme de 1900 ; il avait été lancé à Brest en 1901. Il faisait partie d'un groupe de trois croiseurs, dont les deux autres, le *Victor Hugo* et le *Jules Ferry*, formaient avec lui la 2^e division légère.

Son déplacement était de 12,600 tonnes, avec 146 m. 50 de longueur, 21 m. 40 de largeur et 8 m. 20 de tirant d'eau. Son appareil moteur avait une puissance de 23,000 chevaux, correspondant à une vitesse de 23 nœuds.

La protection était assurée par un cuirassement de 170 millimètres d'épaisseur à la flottaison, de 200 millimètres au blockhaus du commandant et de 140 aux positions de l'artillerie.

L'armement comprenait quatre canons de 194 mm en tourelles axiales, seize de 164, dont douze en tourelles doubles et vingt-quatre de 47 ; plus, deux tubes lance-torpilles sous-marins.

L'effectif réglementaire était de 22 officiers et 714 hommes d'équipage.

AU PARLEMENT

La Chambre a effectué sa rentrée jeudi.

Avant de reprendre l'examen du projet de loi étendant aux exploitations agricoles la législation sur les accidents du travail, elle a entendu avec une profonde émotion l'hommage rendu par son président, M. Paul Deschanel, à M. Georges Chaigne, député de la Réole, parti dès le début de la mobilisation, promu lieutenant sur le champ de bataille et tombé glorieusement en Argonne à vingt-sept ans.

Georges Chaigne expire dans l'enthousiasme et ses yeux reflètent la justice. Nous le pleurons avec ses chefs, avec ses compagnons d'armes, qu'animaient sa foi, avec la Gironde, qui perd un de ses plus nobles espoirs, avec son jeune frère, qui avait obtenu l'honneur de servir sous ses ordres.

En sa mère, nous saluons ces femmes francaises, aussi admirables que leurs fils, leurs époux, leurs frères, et qui chaque jour illustrent de traits sublimes la pensée de Michelet : « Les femmes vaillantes sont mères de héros. » (Applaudissements.)

M. Paul Deschanel prononce ensuite l'éloge funèbre de M. Georges Berry. Il salue le retour de M. Léon Pasqual, délivré de sa longue captivité. Il félicite M. Antoine Borrel, qui a été décoré de la médaille militaire : Jean Ybarnégaray, Pierre Berger et Raoul Anglès, qui ont été cités à l'ordre du jour : Alphonse Gourd, Georges Vandame, Maurice Binder et Alfred Margaine, qui viennent de être inscrits au tableau de la Légion d'honneur. Et il termine par ces mots :

Ainsi, tous les enfants de notre France, de quelque région qu'ils viennent, rivalisent de courage et de grandeur morale. L'Allemagne, en montrant ce qu'elle voulait, a tracé à la France son inflexible résolution. (Vifs applaudissements.)

Le Sénat a également siégé jeudi. Il a voté le projet de loi qui met à la charge du budget de l'Algérie les dépenses de construction, d'installation et de réparation des écoles primaires publiques spéciales aux indigènes.

CE NUMÉRO DU « BULLETIN DES ARMÉES »

est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Le général Hamilton. — Comme le maréchal French, le général Hamilton, qui commande aux Dardanelles, fut un des héros de la guerre sud-africaine, où il conquit le grade de major général et où, sur la fin de la campagne, il fut chef d'état-major de lord Kitchener, qui avait succédé à lord Roberts dans le commandement en chef.

Le général Porro est lié d'une grande amitié avec le général Cadorna ; leur communauté d'études et de vues est absolue. Nul ne doute que ces deux hommes, dont les commandements se sont exercés surtout dans la zone des opérations futures, ne remplissent brillamment leur mandat si l'Italie mobilise.

Quant au ministre de la guerre italien, sa faculté de travail est proverbiale. Le général Zuppelli, qui a remplacé le général Grandi, démissionnaire, est d'origine triestine, et son patriotisme, si possible, est déculpé par le désir de voir la terre de ses aieux rendue à l'Italie.

Les dix commandements. — Dans le chemin de fer de ceinture de Berlin, on peut lire, à l'intérieur de chaque compartiment, un placard portant les « dix commandements » suivants :

1. Tu ne mangeras que le strict nécessaire.
2. Tu éviteras tout gaspillage.
3. Tu considéreras le pain comme une chose sacrée.

4. Tu économiseras le beurre.
5. Tu boiras du lait et tu mangeras du fromage.

6. Tu consommeras beaucoup de sucre.

7. Tu cuiras les pommes de terre avec la peau entière.

8. Tu mangeras des légumes et du fruit et planteras partout des légumes.

9. Tu garderas tous les restes de la cuisine pour le bétail.

10. Tu feras ta cuisine au gaz.

Au total, tu te serviras la ceinture... dans le chemin de fer du même nom, et en dehors aussi.

Les Tommies en jupes. — Quelques semaines après le commencement de la guerre, on vit passer dans les rues de Londres un bataillon de volontaires en jupons, dans un costume ressemblant au khaki. On les regardait avec un sourire presque moqueur. Aujourd'hui, on ne sourit plus. On les comprend et on les applaudit. Leur vaillance a ce charme ravissant et singulier : un air de fête. Les Boches, sans doute, ont aussi leur bravoure ; mais elle ne les force pas à lever la tête pour reconnaître, dans le ciel, leur idéal. Une sombre ardeur l'anime. Ce sont des corbeaux qui, dans les fables germaniques, servent les machinations ténébreuses d'Odin. L'aigle de Brandebourg n'entre que plus tard dans le blason décrassé des Hohenzollern...

Voici le premier bourgeon : le printemps est avec nous.

Une ancienne légende assure que l'empereur Barberousse n'est point mort, mais qu'il vit retiré dans la montagne du Hyffhausen, en Thuringe, où, parmi des courtisans fidèles, il attend avec patience le réveil de l'antique Germanie. Quelquefois, la curiosité des choses du siècle le fait sortir de sa retraite ; alors, il s'entretient amicalement avec les pâtres.

Ceux qui ont eu l'honneur d'être reçus en son palais souterrain, orné de glaives et d'arquebuses, racontent que sa barbe a encore grandi ; elle tombe maintenant jusqu'à ses pieds. Assis d'ordinaire sur une table de pierre, il hache la tête et paraît sommeiller. A quoi réve le grave Barberousse ?

La tradition populaire prétend que le jour où le vieil empereur reparaitra dans le monde, l'arbre desséché auquel il suspendra son bouclier reverdira soudain, merveilleusement. Barberousse garde le dépôt de l'âme ancestrale.

Nous entrons dans la carrière,
Quand nos aînés n'y seront plus...

Les élèves qui le chantent déclarent loyalement que le couplet des enfants était l'œuvre du professeur, l'abbé Antoine Pessonnoix.

L'abbé Pessonnoix faillit être guillotiné à quelque temps de là. Acquitté, il se retire dans un coin du Dauphiné, et y mourut le 9 mars 1835.

Chronique parisienne.

LE PREMIER BOURGEON

Nos généraux attendent les beaux jours qui permettront aux caissons d'artillerie et aux légers « 75 » de résonner triomphalement sur le sol durci ; mais le renouveau de la nature éveille au fond des cœurs d'autres rêves encore ; il émeut notre optimisme comme une promesse et, en quelque sorte, un gage mystique de la victoire.

La lumière fut toujours, en ce pays, la complice des belles espérances et la consolante des grandes entreprises. Jeanne rallie ses gars autour d'un clair étendard ; avant de risquer l'aventure qui inaugurerait une France nouvelle, Desmoulins pique à la boutonnierre son habot une branche de feuillage.

Toutes les charmantes témérités et les nobles folies qui sont, au cours des âges, les esais de notre génie en action témoignent la même grâce d'allégresse héroïque.

L'alouette est l'emblème des Gaulois, l'alouette « fille du jour », dit un historien que sa tendresse pour la terre de France inclina sur le tard vers un naturalisme sentimental, Michelet, qui après avoir ranimé le moyen âge et la Révolution, écrivit *l'Insecte et l'Oiseau* : « Dès que le jour commence, quand l'horizon s'empourpre, elle part du sillon comme une flèche et porte au ciel l'hymne de joie... »

Le coq, vainqueur de la nuit et dont l'image figure encore sur les vieilles tombes villageoises comme le signe de la résurrection, décore les bannières de la première République.

Edmond Rostand, qui fut son plus éloquent poète, a dédié un beau sonnet aux pioupious qui sont les plus récents auxiliaires du coq g

nisme germanique d'avoir créé une déesse de la rapine, la Walkyrie Raangryd. Les Athéniens avaient confié aussi la garde de leur cité à une vierge guerrière ; mais Pallas était, par surcroît, la déesse de la raison.

La lumière de l'Acropole se mêla toujours à la clarté française dont la nouvelle aurore fait déjà clignoter les dieux de proie... Il semble que décidément le charme soit rompu et que les barbares du Walhala eux-mêmes commencent à douter de leurs prestiges. Le délicieux poète Heine qui s'appela « un Prusse libéré » assure que le drapeau tricolore a la vertu de dissiper les spectres de toute sorte. Ce drapeau est en bonnes mains ; à l'heure que notre Joffre aura choisie, il suffira d'un peloton d'alpins pour saisir Thor au collet, jeter Odin, le vieux dieu borgne, à la salle de police, et fesser les Walkyries.

FRANCIS CHEVASSU.

Députation irlandaise en France

Une députation irlandaise, venue pour remettre au Président de la République et au cardinal archevêque de Paris deux adresses de sympathie du peuple irlandais à la nation française, est arrivée à Paris.

Bans la journée de vendredi, les membres de la députation, après avoir déjeuné chez M. Georges Leygues, président du comité d'action et d'informations extérieures, ont été présentés à M. Viviani, président du conseil, qui a conduit lui-même les représentants de l'Irlande chez le Président de la République.

M. T. P. O'Connor, membre du Parlement, a présenté à M. Poincaré chacun des membres de la délégation. Au nom de M. Redmond, leader des Irlandais au Parlement, il a donné lecture au Président du manifeste du parti irlandais.

Cette adresse rappelle tout d'abord : les liens étroits de parenté et d'affection qui ont toujours si fortement uni les peuples de France et d'Irlande. L'insolente tentative faite pour porter une nouvelle atteinte à la nation française fait maître dans le peuple irlandais des sentiments de profonde indignation.

Nous avons été tout aussi fiers que vous pouvez l'être vous-mêmes de voir que cette dernière invasion s'est brisée contre l'énergie indomptable et l'héroïsme du peuple français. Nous savons qu'il sera bientôt repoussé complètement qu'un tel danger ne pourra jamais plus menacer votre grand pays et enjurer son développement pacifique. Ce sera l'orgueil des générations irlandaises de songer que des soldats de leur race ont pris part à cette lutte héroïque et ont versé leur sang côté à côté avec les valeureux soldats de toutes les nations alliées, pour défendre la France et assurer le triomphe du droit et de la liberté.

En quittant l'Élysée la députation irlandaise s'est rendue à l'archevêché de Paris. M. Joseph Devlin, président de l'ordre ancien des Hiberniens, a présenté ses collègues au cardinal Amette.

M. Mithouard, président du conseil municipal, a invité la députation irlandaise à une réception qui sera donnée en son honneur à l'Hôtel de Ville. Cette réception aura lieu samedi, à cinq heures, à l'issue du déjeuner officiel que doit présider M. Viviani.

VOLEURS !

Un industriel hollandais qui vient de faire un séjour dans la région occupée du Hainaut raconte qu'en arrivant dans une des villes de ce pays, les Allemands exigèrent une contribution d'un million payable en trois fois.

On effectua le premier paiement en argent. Pour le second, le numéraire manqua. Sous la menace d'un bombardement, les habitants réunirent une quantité de bijoux et d'objets d'art assez importante pour remplir un camion. Les Allemands se déclarèrent satisfaits. Le dernier paiement eut lieu avec des titres trouvés dans un coffre-fort. Les Allemands y prirent 700,000 fr. de valeurs.

Tout le cuivre des métiers a été enlevé dans les usines. On a, en outre, emporté tout le matériel nécessaire pour la mise rapide à une vierge guerrière ; mais Pallas était, par surcroît, la déesse de la raison.

Dans une autre ville de la même région, le commandant d'étapes oblige les adultes à assister matin et soir à des cours d'allemand. Le maire et les notables de la ville font partie des élèves. Les fautes dans les leçons sont frappées d'une amende de 5 à 10 fr.

L'Élan de la guerre (1792)

La France est une épée vivante. Elle se portait elle-même à la gorge de l'ennemi.

Chaque jour dix-huit cents volontaires partaient de Paris et cela jusqu'à vingt mille. Il y en aurait eu bien d'autres si on ne les eût retenus. L'Assemblée fut obligée d'attacher à leurs ateliers les typographes qui imprimaient ses séances. Il lui fallut décreté que telles classes d'ouvriers, de serruriers, par exemple, utiles pour faire des armes, ne devaient pas partir eux-mêmes. Il ne serait plus resté personne pour en forger.

Les églises présentaient un spectacle extraordinaire, tel que, depuis plusieurs siècles, elles n'en offraient plus. On y avait rassemblé des milliers de femmes pour préparer les tentes, les habits, les équipements militaires. Elles travaillaient et elles étaient heureuses, sentant que, dans ce travail, elles couvraient, habillaient leurs pères ou leurs fils. A l'entrée de cette rude campagne d'hiver qui se préparait pour tant d'hommes jusqu'à fixés au foyer, elles réchauffaient d'avance ce pauvre abri du soldat de leur souffle et de leur cœur.

Un sentiment tout semblable fit vibrer la France en ce qu'elle eut de plus profond, quand un cercueil, en effet, la traversa, rapporté de la frontière, celui de l'immortel Beaurepaire, qui, non pas par des paroles, mais d'un acte et d'un seul coup, lui dit ce qu'elle devait faire en sa grande circonstance.

Beaurepaire, ancien officier des carabiniers, avait formé, commandé, depuis 1789, l'intrépide bataillon des volontaires de Maine-et-Loire. Au moment de l'invasion, les bravos eurent peur de n'arriver pas assez vite. Ils ne s'amusèrent pas à parler en route, traversèrent toute la France au pas de charge et se jeterent dans Verdun. Ils avaient un pressentiment qu'au milieu des trahisons dont ils étaient environnés, ils devaient périr. Ils changèrent un député patriote de faire leurs adieux à leurs familles, de les consoler et de dire qu'ils étaient morts.

Beaurepaire venait de se marier, il quittait sa jeune femme, n'en fut pas moins ferme. Le commandant de Verdun assemblant un conseil de guerre pour être autorisé à rendre la place, Beaurepaire résista à tous les arguments de la lâcheté. Voyant enfin qu'il ne gagnait rien sur ces officiers nobles dont le cœur, tout royaliste, était déjà dans l'autre camp : « Messieurs, dit-il, j'ai juré de ne me rendre que mort. Survivez à votre honte. Je suis fidèle à mon serment ; voici mon dernier mot, je meurs. » Et il se fit sauter la cervelle.

La France se reconnaît, frémît d'admiration.

C'était avec un véritable sentiment religieux que des milliers d'hommes, à peine armés, mal équipés encore, demandaient à traverser l'Assemblée nationale. Leurs paroles, souvent emphatiques, et déclamatoires, qui témoignent de leur impuissance pour exprimer ce qu'ils sentaient, n'en sont pas moins empreintes du sentiment très vif de foi qui remplissait leur cœur.

Le sacrifice fut, dans ces jours, véritablement universel, immense et sans bornes. Plusieurs centaines de mille donnèrent leur

corps et leur vie, d'autres leur fortune, tous leurs coeurs, d'un même élan...

De pauvres femmes de la halle apportent 4,000 fr., le produit apparemment de quelques grossiers joyaux, leur anneau de mariage?...

C'est aussi ce qu'offrit, dans l'Assemblée nationale, une mercière de la rue Saint-Martin, qui vint avec son enfant. La mère donne sa croix d'or, un cœur en or et son dé d'argent. L'enfant, une petite fille, donne ce qu'elle a, une petite timbale d'argent et une pièce de 15 sols. Ce dé, l'instrument de travail pour la pauvre veuve, la petite pièce qui fait toute la fortune de l'enfant ! Ah ! trésor!...

Et comment la France, avec cela, n'aurait-elle pas vaincu?... Dieu te le rende au ciel, enfant ! C'est avec ton dé de travail et la petite pièce d'argent que la France va lever des armes, gagner des batailles, briser le roi, à Jemmapes... Trésor sans fond... On puisera et il en restera toujours. Et plus viendra d'ennemis, plus on trouvera encore... Il y en aura, au bout de deux ans, pour solder nos douze armées.

J. MICHELET.

(Histoire de la Révolution)

Petit théâtre de la guerre.

Le Turc en une leçon

La scène est dans une cour de caserne à Constantinople. Le lieutenant prussien von Kaputboschne, frais débarqué de Berlin, arrive pour prendre le commandement d'une section de fantassins turcs. Il s'exprime en allemand, bien entendu.

LE LIEUTENANT PRUSSIEN. — Ah, voilà mes hommes, je pense!... Espèces de têtes de veaux, je vais vous faire exécuter quelques mouvements. Attention... Portez armes! (Les soldats restent impassibles.) Eh bien! donnerwetter? (S'adressant à un sous-officier.) Pourquois ne bougent-ils pas?

LE SOUS-OFFICIER TURC, qui, naturellement, parle turc. — Inch Allah (1).

LE LIEUTENANT. — Qu'est-ce que vous dites?

LE SOUS-OFFICIER. — Inch Allah.

LE LIEUTENANT, furieux. — Inch Allah! Inch Allah!... Mais je ne comprends pas le turc, tartifie! Parlez donc allemand, brute épaisse!

LE SOUS-OFFICIER, toujours parlant turc. — Iavach (2).

LE LIEUTENANT. — La vache toi-même, gros chien de cochon ! C'est scandaleux, ma parole, que les soldats turcs ne parlent pas l'allemand ! Quelle armée, bon vieux Dieu, quelle armée ! Qu'est-ce qu'on leur apprend donc à l'école, à vos hommes?

LE SOUS-OFFICIER. — Salamalek.

LE LIEUTENANT. — Hein?... Je te dis que je ne comprends pas ta sale langue, triple rhinocéros ! (Levant les bras au ciel.) Qu'est-ce que je vais devenir si ces chameaux n'entendent pas l'allemand?

LE SOUS-OFFICIER. — Kapoudji (3).

LE LIEUTENANT. — Tais-toi donc, excrement de crétin, puisque je ne comprends pas!... Après tout, tu vas voir si un officier prussien sait se faire obéir!... (Il l'empoigne.) Allons, en avant marche, charogne maudite ! (Et il lui administre un coup de pied colossal dans le derrière.)

LE SOUS-OFFICIER, se retournant, furieux, et lui passant sa baïonnette à travers le ventre. — Lassak, gauour ! (4).

LE LIEUTENANT, à terre, d'une voix faible. — C'est curieux... cette fois, j'ai assez bien compris. (Il meurt.)

CARLOS FISCHER.

(1) C'était écrit. — (2) Doucement! — (3) Portier. — (4) C'est défendu, chrétien!

Le Retour au Moulin

Le moulin faisait jadis partie du paysage français, et il l'égayait. C'était l'accessoire classique et harmonieux de la nature. « Un peu partout sur nos collines, sur les promontoires de nos montagnes, écrit M. Cunisset-Carnot, on voyait de toute la plaine de grands oiseaux agiter dans le ciel leurs ailes gigantesques aux battements circulaires ». Et au long des rivières, ronronnaient les moulins à eau qui donnaient les plus beaux concerts champêtres.

Le charmant moulin réglait la vie autour de lui. On y amenait des ânes chargés de sacs de blé, on les ramenait chargés de sacs de farine. Tout passait par le moulin, et y entraïnait qui voulait : la location est restée. On y connaît toujours les dernières nouvelles. C'était le « centre intellectuel » de bien des campagnes, et aussi le lieu de réunion, où les garçons faisaient leur cour aux jolies filles, sous l'œil indulgent de la belle meunière. Car il y avait toujours une belle meunière.

Puis, une année, la fée sévère de l'industrie traversa les villages, et les vieux, les chers moulins cessèrent de tourner. Le concert était fini. Les grands moulins à vapeur remplacent les petits, qui n'avaient que des ailes ou des roues pour préparer le pain des braves gens. Les boulangeries foisonnèrent. Les mitrions eurent tous une voiture, qui les menait dans les plus lointains hameaux (la boulangerie a des écus) et les paysannes cessèrent de pétrir elles-mêmes la bonne miche et de la faire cuire au four de la ferme. Le pain blanc de tout le monde détrôna le savoureux pain bis qu'on fait pour soi.

Mais la guerre a appelé aux armées les boulangers et leurs attelages. Et comme il faut manger, comme il faut avoir du pain, les ailes des moulins d'autrefois et leurs roues ont recommencé la vieille et douce chanson longtemps interrompue. Les petits ânes ont refait le chemin que faisaient leurs pères, et des fours chauffés à blanc voici que sortent de nouveau ces grosses miches rondes qui répandent un parfum si délicieux et où l'on a envie de mordre.

La guerre finie, il faudra garder le goût des bonnes miches de pain bis, le moulin qui chante et la belle meunière, avec son brave meunière.

LA GALICIE

La Galicie, si l'on en excepte la partie occidentale qui avoisine Cracovie, est presque entièrement aux mains des Russes depuis le 22 mars, date de la chute de Przemysl.

C'est en 1772 que cette province, dépendue de l'ancien royaume de Pologne, fut incorporée à l'empire d'Autriche.

Sa superficie est de 75,000 kilomètres carrés (presque le double de la Suisse). Le chiffre de sa population dépasse 8 millions d'âmes.

Cette population est essentiellement agricole. Il y a cependant des villes importantes. Avant la tourmente, Lemberg, la capitale, avait 206,000 habitants. Cracovie, 154,000; Przemysl, 53,000; Kolomé, 43,000.

La Galicie constitue une région très bien dotée par la nature ; son climat est bon et son sol fertile, surtout dans l'Est ; elle a un superbe réseau de voies fluviales et des richesses minérales considérables encore peu exploitées. Ses mines de sel gemme sont les plus célèbres du monde et l'exploitation du pétrole, en déclinante depuis 1909, dépasse cependant le million de tonnes métriques.

On trouve encore du soufre, du plomb, du zinc, du fer et du charbon, mais c'est surtout l'agriculture qui est la grande ressource du pays. La province fournit près du tiers de la production en froment de tout l'empire.

La Galicie constitue aux mains des Russes un gage de premier ordre qui, en attendant l'agriculture qui est la grande ressource du pays. La province fournit près du tiers de la production en froment de tout l'empire.

Les correspondances doivent être adres-

LES CROQUIS DE L'ILLUSTRATION par HENRIOT.

Petit dictionnaire qui n'est pas un dictionnaire de... Boche.



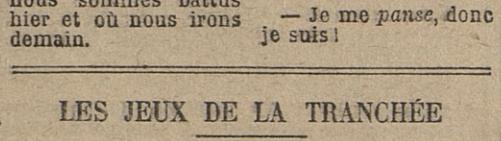
Mortier : Sert à consolider les murailles et à démolir les maisons.



Obus de 75 : Un Rince-Boches.



Baïonnette : Tourne-Boches.



Pansement individuel : — Je me panse, donc je suis!

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Carré syllabique.

1. — Qui se nourrit de sang humain.
2. — Surnom d'un sous-marin boche.
3. — Punitif des collègues.

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Soldat SEBILLEAU, 64^e d'infanterie : frappé mortellement, a serré la main de son capitaine en lui disant : « Je meurs pour la patrie. »

Soldat BOSSON, GENTIL et LUCAS, 11^e d'infanterie : se sont présentés volontairement pour protéger le travail de sapeurs du génie, chargés de détruire un réseau de fils de fer, ont contenu l'ennemi par leur attitude énergique, et, malgré le feu des Allemands, ont permis d'exécuter les destructions demandées, le 24 décembre.

Soldat CASTEL, 62^e d'infanterie : jeune soldat, dans la nuit qui a suivi l'attaque du 17 décembre, a suivi courageusement son caporal, et l'a aidé à rapporter dans nos lignes les corps de nombreux camarades tombés au champ d'honneur.

Sapeur mineur HERTIG, 6^e génie : le 24 décembre, désigné pour aller porter des charges sous un réseau de fils de fer ennemis, et n'étant pas doté d'une très grande force physique, a pour mieux accomplir sa mission, abandonné son bouclier de protection.

Brancardier NOUAILLES, 11^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand dévouement pendant toute la campagne, s'est particulièrement distingué dans la journée du 24 décembre, en allant relever les blessés. Blessé grièvement ce jour-là par un éclat d'obus.

Sergent-major CHAPALIN, 62^e d'infanterie : a fait preuve de vraies qualités militaires et de courage en dirigeant les travaux de sa section, en la maintenant toujours calme sous le feu de l'artillerie ; toujours prêt à marcher, se prodigue depuis le commencement de la campagne, donne toujours à sa troupe un exemple qui lui en impose.

Sergent SUREL, 62^e d'infanterie : toujours le premier, est sorti chaque jour en patrouille avec des volontaires. S'est offert pour placer des réseaux de fils de fer sous le feu de l'ennemi dans un endroit dangereux ; a fait preuve du plus grand courage depuis le commencement de la campagne.

Sergent BERTHO, 65^e d'infanterie : très belle conduite les 27, 28 et 29 décembre ; a été placé et s'est maintenu avec sa demi-section dans une position périlleuse, soumise à un feu violent, donnant à tous l'exemple du plus grand courage, en réparant, au fur et à mesure qu'elles se produisaient, les brèches faites par l'ennemi.

Soldat TURUMEL, 62^e d'infanterie : soldat très courageux, pendant le séjour dans les tranchées, est sorti chaque nuit pour patrouiller en avant des tranchées. Volontaire pour toutes les missions difficiles.

Soldat LE MASSON, 62^e d'infanterie : soldat très courageux. Pendant quinze jours, est sorti chaque nuit pour faire des patrouilles et pour travailler en avant des tranchées ; a perdu plusieurs hommes et vu ses deux sergents tués successivement à côté de lui. Tué le 2 septembre, en conduisant héroïquement sa section à une contre-attaque.

Colonel LAMEY, commandant une brigade d'infanterie : s'est prodigieuse depuis le début de la campagne avec une infatigable activité. Au combat du 22 août, a, par son courage et sa ténacité et malgré des pertes sévères, amené sa brigade jusqu'aux tranchées ennemis. A donné ensuite, dans différents combats, les preuves de la bravoure la plus calme et du plus grand esprit de sacrifice. Est tombé glorieusement le 8 septembre, en maintenant en ligne et jusqu'au dernier moment, les éléments de sa brigade soumis depuis deux jours à un feu écrasant.

Lieutenant de réserve TELLIER, 11^e d'infanterie : blessé au début de la campagne, a rejoint le front dès que son état de santé le lui a permis. A toujours fait preuve d'une belle attitude au feu. Ayant, le 10 janvier, reçu l'ordre d'aller renforcer une compagnie engagée devant un village, a été blessé mor-

tellement en enlevant ses hommes sous un feu violent de l'ennemi.

Lieutenant de réserve CARIOU, 11^e d'infanterie : a fait preuve de belles qualités militaires depuis le début de la campagne ; le 10 janvier, charge d'enlever une tranchée ennemie, a été blessé mortellement à la tête de sa compagnie en marchant à l'assaut.

Sous-lieutenant BAILLERGEAU, 64^e d'infanterie : pendant trois jours (du 10 au 12 décembre) a donné l'exemple d'un courage constant, se portant bravement en avant le 10, a entraîné un groupe de volontaires dans la nuit du 11 au 12 jusque dans une tranchée allemande où il s'est installé, et où il s'est maintenu pendant trois jours malgré les tentatives de l'ennemi pour l'en déloger.

Sous-lieutenant LABOUCHE, 64^e d'infanterie : sorti de Saint-Cyr peu avant l'entrée en campagne, a pris, dès les premiers jours, le commandement de sa compagnie, où il restait seul officier. Le 28 août, l'a crânement conduite ; a reçu trois blessures graves le 8 septembre.

Sergent MOREL, 6^e génie : dans la nuit du 8 au 9 janvier, prenant part à des travaux de mine, a, au moment d'une attaque allemande, pris le commandement des sentinelles qui se trouvaient à proximité, les a entraînées de son exemple et de sa voix et a été, en partie, cause de l'insuccès de l'attaque allemande.

Sergent LE LIDEC, 6^e génie : revenant au front, à peine guéri d'une blessure reçue au cours d'une opération ayant pour objet de faire sauter à la méfîne les réseaux de fils de fer ennemis, est allé charger sous une tranchée allemande une forte mine, a fait le courrage avec calme, a mis le feu, restant à proximité pour pouvoir aller constater les effets de l'explosion plus tôt ; a été chargé fréquemment de missions périlleuses toutes remplies avec succès.

Caporal MURZEAU, 64^e d'infanterie : dans la nuit du 11 au 12 décembre, a volontairement pris part à une reconnaissance qui a amené l'occupation d'une tranchée allemande. S'est porté à la rencontre d'une patrouille allemande, en entraînant ses camarades. A été tué au moment où la patrouille ennemie était obligée de se replier.

Soldats BARRIOU et YVENAT, 11^e d'infanterie : après s'être emparés d'une tranchée allemande, s'y sont maintenus seuls survivants avec leur sous-lieutenant, jusqu'à l'arrivée des sections de soutien sous un feu violent, et ont fait preuve du plus grand sang-froid.

Lieutenant ROY, 30^e bataillon de chasseurs alpins : a fait preuve d'une énergie inébranlable et d'un magnifique élan en passant à l'offensive après huit heures de lutte, ayant perdu plusieurs hommes et vu ses deux sergents tués successivement à côté de lui. Tué le 2 septembre, en conduisant héroïquement sa section à une contre-attaque.

Lieutenant ALLOIX, 30^e bataillon de chasseurs alpins : s'est porté avec sa section dans un bois à résister aux attaques réitérées de deux compagnies allemandes et malgré des pertes très sévères, les a mises en fuite en passant à l'offensive. Tué le 2 septembre en tête de sa section qu'il portait au devant d'une attaque ennemie.

Médecin-major FRANCESCHETTI, 44^e d'infanterie coloniale : fait fonctionner d'une façon parfaite, pendant trois nuits consécutives, dans des conditions rendues très difficiles par une profonde obscurité et des chemins défoncés par la pluie, le service de l'évacuation des blessés, avec un personnel des plus réduits. S'est multiplié avec tant de zèle que tous les blessés ont reçu ses soins et ont été évacués dans les plus prompts délais.

Sous-lieutenant DARBAS, 44^e d'infanterie coloniale : commandant une compagnie du 20 au 22 décembre, l'a menée au feu avec énergie et habileté. A su conserver le terrain conquis.

Sergent DELMAS, 7^e d'infanterie : a été blessé et se portant à l'attaque d'une position allemande, est allé se faire panser et est revenu combattre jusqu'au moment où il est tombé en syncope (23 décembre).

Sergent BETEILLE, 11^e d'infanterie : très belle attitude au feu. A été blessé en conduisant sa section à l'assaut des tranchées ennemis (20 décembre).

Sapeur VILLELONGUE, 2^e génie : l'ennemi étant en éveil à la suite d'une première attaque, est sorti de la tranchée, avec son sergent, à rampé pendant une cinquantaine de mètres à découvert, pour porter une tringle à pétards sous les défenses accessoires ennemis. A placé cette tringle et l'a fait exploser pour l'attaque du 23 décembre.

Soldat FRANCON, 36^e d'infanterie coloniale : le 1^{er} décembre, étant en patrouille, s'est entendu avec un autre soldat de sa compagnie pour enlever une sentinelle allemande ; a remis avant le départ ses papiers, sa montre et son porte-monnaie à ses camarades, faisant d'avance le sacrifice de sa vie, pour réussir dans sa mission. A été tué à bout portant par la sentinelle abritée derrière un bouclier métallique.

Soldat SOUJON, 36^e d'infanterie coloniale : le 1^{er} décembre, étant en patrouille, s'est entendu avec un autre soldat de sa compagnie pour enlever une sentinelle allemande, a remis avant le départ ses papiers, sa montre et son porte-monnaie à ses camarades, faisant d'avance le sacrifice de sa vie pour réussir dans sa mission. S'est approché à courte distance de la sentinelle, a tiré sur elle, mais n'a pu l'atteindre, la sentinelle étant protégée par un bouclier métallique. Ne s'est replié que sous le feu violent d'hommes venus au secours de la sentinelle.

Caporal MARTIN-DUPRAY, 43^e d'infanterie coloniale : a participé plusieurs nuits de suite à une patrouille pour enlever un petit poste ennemi ; au cours de la dernière, s'est approché avec un sergent et deux hommes jusqu'à quelques mètres des tranchées allemandes, s'est précipité avec sa patrouille sur un poste d'écoute, en enlevant de vive force deux prisonniers qu'ils ont ramenés dans nos lignes pour permettre d'identifier les forces ennemis.

Soldats LE BON et HOUDIN, 43^e d'infanterie coloniale : ont participé plusieurs nuits de suite à une patrouille pour enlever un petit poste ennemi ; au cours de la dernière se sont approchés avec un sergent, un caporal et un homme jusqu'à quelques mètres des tranchées allemandes, se sont précipités avec la patrouille sur un poste d'écoute en enlevant de vive force deux prisonniers qu'ils ont ramenés dans nos lignes pour permettre d'identifier les forces ennemis.

Capitaine DOUTRES, 44^e d'infanterie coloniale : a, sous le feu, exercé brillamment le commandement de sa compagnie dans les circonstances les plus difficiles.

Capitaine PIN, 44^e d'infanterie coloniale : le 20 décembre, à l'attaque des tranchées allemandes, a montré de la bravoure et du sang-froid sous un feu très violent. Blessé au cours de l'action.

Capitaine ROY, 30^e bataillon de chasseurs alpins : a fait preuve d'une énergie inébranlable et d'un magnifique élan en passant à l'offensive après huit heures de lutte, ayant perdu plusieurs hommes et vu ses deux sergents tués successivement à côté de lui. Tué le 2 septembre, en conduisant héroïquement sa section à une contre-attaque.

Colonel LAMEY, commandant une brigade d'infanterie : s'est prodigieuse depuis le début de la campagne avec une infatigable activité. Au combat du 22 août, a, par son courage et sa ténacité et malgré des pertes sévères, amené sa brigade jusqu'aux tranchées ennemis. A donné ensuite, dans différents combats, les preuves de la bravoure la plus calme et du plus grand esprit de sacrifice. Est tombé glorieusement le 8 septembre, en maintenant en ligne et jusqu'au dernier moment, les éléments de sa brigade soumis depuis deux jours à un feu écrasant.

Lieutenant de réserve TELLIER, 11^e d'infanterie : blessé au début de la campagne, a rejoint le front dès que son état de santé le lui a permis. A toujours fait preuve d'une belle attitude au feu. Ayant, le 10 janvier, reçu l'ordre d'aller renforcer une compagnie engagée devant un village, a été blessé mor-

tellement en enlevant ses hommes sous un feu violent de l'ennemi.

Sous-lieutenant de réserve KERVELLA, 2^e d'infanterie coloniale : au cours de nombreux séjours qu'il a faits dans les bois, a toujours fait preuve de courage, d'énergie et d'audace, donnant ainsi le plus bel exemple à ses hommes. A été blessé au moment où il lançait des pétards sur les tranchées allemandes distantes de quelques mètres.

Adjudant-chef GUILLOU, 2^e d'infanterie coloniale : brillante conduite habituelle au feu ; en dernier lieu très blessé, à quelques mètres de l'ennemi, dans les bois où il se trouvait au moment où par son courage et son ascendant, il maintenait ses hommes soumis à un feu violent de bombes.

Soldat VERNET, 8^e d'infanterie coloniale : au combat du 28 décembre a été blessé pendant l'assaut ; parvenu sur le parapet de la tranchée allemande, a fait le coup de feu jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre de se retirer en arrière ; a été blessé une deuxième fois.

Sous-lieutenant YOUE, 26^e d'infanterie : à l'attaque d'un village, le 4 décembre, a maintenu ses hommes dans les tranchées devant les Allemands qui s'étaient approchés de nuit et, saisissant le moment favorable, a entraîné son peloton dans une charge à la baïonnette et bousculé l'ennemi. Disparu pendant la charge.

Sous-lieutenant FLAVIEN, 26^e d'infanterie : à l'attaque d'un village, le 4 décembre, a maintenu ses hommes dans les tranchées devant les Allemands qui s'étaient approchés de nuit et, saisissant le moment favorable, a entraîné son peloton dans une charge à la baïonnette et bousculé l'ennemi. Disparu pendant la charge.

Caporal des logis VALLET, pilote aviateur : excellent pilote, remarquable d'audace et d'habileté. Est allé à plusieurs reprises, étant seul à bord, bombarder les cantonnements ennemis. A réussi le 13 décembre, à atteindre un train en gare et à y mettre le feu. S'est également particulièrement distingué le 30 décembre dernier, en allant en pleine nuit jeter quatre bombes sur une gare occupée par l'ennemi.

Maréchal des logis VAROIN, pilote aviateur : déjà effectué de nombreuses reconnaissances au-dessus de l'ennemi dans des circonstances critiques ; vient de se signaler en prenant part le 26 décembre au bombardement de hangars à dirigeables, exécuté par un groupe d'aviateurs.

Sergent VAUDEVILLE, 3^e génie : au cours d'une attaque, a conduit son détachement avec entraînement et énergie, a sauté un des premiers dans les tranchées ennemis et s'est avancé jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre de se retirer en arrière. S'est distingué tout particulièrement par la bravoure, la conscience et l'habileté avec lesquelles il a rempli sa mission d'observation.

Lieutenant-colonel LEVANIER, 89^e d'infanterie : chargé d'un commandement de la réserve, dans la journée du 8 janvier, a réussi, par son énergie et les judicieuses dispositions prises, à rétablir une situation rendue difficile par une très violente poussée de l'ennemi. Bravoure exceptionnelle.

Sous-lieutenant SAUVAN, 76^e d'infanterie :

depuis le début de la campagne, a donné maintes preuves de bravoure ; blessé au cours d'une reconnaissance, a rejoint, après un pansement sommaire, son poste de combat.

Adjudant SIMON, 76^e d'infanterie : énergique et brave ; a été blessé en conduisant sa section à une contre-attaque à la baïonnette.

Médecin auxiliaire FOUCHE, 46^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué par son dévouement et son courage dans la retraite des blessés, et notamment dans les endroits les plus périlleux.

Caporal COROUGE, 76^e d'infanterie : n'a cessé de faire montre, depuis le début de la campagne, de rares qualités de courage et de sang-froid. A réussi grâce à son calme et à son habileté à revenir atterrir dans les lignes françaises le 23 octobre et le 2 novembre, sauvant ainsi son passager. Légèrement blessé le 25 décembre, alors qu'il rentrait de bombarder une position ennemie, est reparti dès le lendemain en reconnaissance.

Maréchal des logis GARDEY, pilote aviateur : bien que jeune pilote, a montré depuis son arrivée de belles qualités de hardiesse et de sang-froid. A réussi grâce à son calme et à son habileté à revenir atterrir dans les lignes françaises le 23 octobre et le 2 novembre, sauvant ainsi son passager. Légèrement blessé le 25 décembre, alors qu'il rentrait de bombarder une position ennemie, est reparti dès le lendemain en reconnaissance.

Capitaine NICOLLEAU, 23^e d'infanterie : a toujours fait preuve de la plus grande bravoure aux côtés du chef de corps dont il est l'adjoint, notamment le 17 décembre au soir, dans l'attaque conduite contre des tranchées allemandes, n'hésitant en aucune circonspection, malgré un feu violent de mitrailleuses et d'infanterie, à assurer personnellement l'exécution des ordres du lieutenant-colonel.

Sous-lieutenant de réserve LEMAIRE, 22^e d'infanterie : a été tué le 17 décembre, en conduisant brillamment sa section à l'assaut d'une tranchée allemande.

Sous-lieutenant de réserve MEYNIER, 31^e d'infanterie : a été tué au cours d'une attaque de nuit, en remplaçant avec sa bravoure habituelle la mission périlleuse de liaison qui lui avait été confiée.

Soldat CHEVERLANGE, brancardier au 205^e d'infanterie : depuis le début de la campagne n'a cessé de mettre à l'accomplissement et l'initiative les plus dignes d'éloges. Au cours des combats du 17 au 24 décembre, a montré le plus grand courage et le plus grand dévouement en allant relever des blessés appartenant à différents régiments, et ce, pendant quatre jours et quatre nuits.

Lieutenant de réserve CHARETON, état-major de la 11^e brigade : déjà proposé pour une citation, a fait preuve en toutes circonstances de la plus grande bravoure. En particulier, le 1^{er} janvier 1915, chargé de faire une reconnaissance, n'a pas hésité à exécuter sa mission malgré un violent bombardement et a été tué au cours de l'action.

M^{me} GAUTHIER, en religion sœur HIPPOLYTE, supérieure des sœurs de l'hospice mixte de Baccarat : a donné le plus bel exemple d'énergie et de sang-froid au cours d'une de ces missions, a eu l'énergie rare de répondre à son chef de section qui lui faisait dire de ne pas se plaindre pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi : « Je dirai pas un mot ! » Est mort après plusieurs heures de souffrances atroces, soulevant l'admiration de ses camarades par son courage héroïque.

Caporal TREINOY, groupe de brancardiers du 5^e corps d'armée : blessé très grièvement le 9 janvier, par un éclat d'obus, en allant avec sa broquette porte-brancard, relever un blessé ; est mort pendant son transport.

Soldat MERCIER, brancardier, groupe de la 10^e division : belle attitude au combat du 9 janvier où il a été blessé.

Canonnier HUREAU, 13<sup

d'obus, a conservé le commandement de sa compagnie malgré cette blessure, et n'a consenti à recevoir des soins qu'une fois l'engagement terminé; n'observé que quelques jours de repos avant de rejoindre son unité, ayant à cœur de reprendre au plus tôt son poste et le commandement de sa compagnie.

Sous-lieutenant PALARIC, 62^e d'infanterie : blessé le 26 décembre par un éclat de projectile dans les tranchées, s'est fait faire un pansement provisoire, est resté avec sa troupe jusqu'à la fin du bombardement, a repris son service avant guérison complète. Blessé une première fois le 22 août, une deuxième fois le 28 août, une troisième fois le 7 septembre, par une balle à l'épaule, avait rejoint le front le 7 novembre.

Captaine MIRALLE, 1^e d'infanterie : belle attitude au feu. A été tué à la tête du bataillon dont il venait de prendre le commandement, le 25 août, à perte de distance de l'ennemi et dans des circonstances difficiles.

Lieutenant CALLEY, 16^e d'infanterie : détaché de sa compagnie pour prendre au cours d'un combat, le 21 août, le commandement d'une compagnie dont le capitaine venait d'être blessé, a opposé une énergique résistance à un ennemi supérieur en nombre au point de perdre les deux tiers de son effectif et de ne pouvoir dégager le reste. A été blessé mortellement à la tête de sa troupe.

LA 6^e COMPAGNIE DU 16^e D'INFANTERIE : a opposé à l'ennemi, dans le combat du 21 août, une vigoureuse résistance au cours de laquelle ont été mis hors de combat les deux tiers de son effectif.

Caporal JULLIEN, 4^e génie : resté dans une galerie pour renseigner son chef sur les travaux de l'ennemi qui préparait un fourneau de mine, a été grièvement blessé par l'explosion d'une mine.

Maitre ouvrier SUQUET, sapeurs SARLIN et QUEYREL, 4^e génie : mis aux écoutes à moins de 30 centimètres de l'ennemi, dans une galerie, ont constamment renseigné leur chef sur les travaux de l'ennemi qui préparait un fourneau de mine. Sont restés jusqu'au bout à leur poste où ils ont été tués par l'explosion ennemie.

Captaine CAZABAN, 18^e d'infanterie : a toujours fait preuve de courage, de vaillance et d'énergie. Blessé pour la deuxième fois, après être revenu sur le front à peine guéri, a dit à son chef de bataillon : « Je suis touché, mais je m'en tirerai et bientôt je reviendrai vous rejoindre. » A supplié le médecin de ne pas l'évacuer et de le laisser près du front, pour lui permettre de reprendre plus vite son commandement.

Lieutenant CAQUET, 57^e d'infanterie : d'une exceptionnelle bravoure et connu par ses coups d'audace, a vigoureusement régi à la baïonnette, à la tête de ses hommes un détachement ennemi qui prétendait s'emparer d'une tranchée bouleversée par des tirs aériens ; immédiatement après a remis l'obstacle en état et s'y est installé solidement.

Sergent SABATHÉ, 57^e d'infanterie : a été grièvement blessé dans une tranchée ouverte à un bombardement très violent de torpilles aériennes, après avoir par son calme et son énergie, assuré la résistance aux assauts de l'ennemi.

Chef de bataillon PETITJEAN, 12^e d'infanterie : officier d'une grande bravoure, qui, blessé au cours d'une attaque, a donné à ses hommes l'ordre formel de continuer le combat, sans s'occuper de lui.

Captaine DUCHANOV, 42^e d'infanterie : brillante conduite dans tous les combats auxquels il a pris part. Grièvement blessé en entraînant sa compagnie dans une contre-attaque.

Lieutenant O'GORMAN, 12^e d'infanterie : blessé grièvement à la tête de sa compagnie qu'il commandait avec énergie et bravoure face à des attaques vigoureuses de l'ennemi.

Lieutenant ARRIGHI, 12^e d'infanterie : blessé gravement au cours d'une reconnaissance exécutée sous un feu violent, n'en a pas moins rempli sa mission et fourni un compte rendu complet avant de se laisser évacuer.

Lieutenant VALLOGNE, 42^e d'infanterie : s'est maintenu cinq jours consécutifs à la tête de sa compagnie dans une ferme continuellement exposée au feu et aux attaques répétées de l'ennemi.

Sous-lieutenant VATS, 12^e d'infanterie : blessé

grièvement au cours d'une contre-attaque dans laquelle il conduisait sa section avec vigueur et énergie.

Adjudant LAMAISSON, 12^e d'infanterie : atteint d'une blessure assez sérieuse a tenu avant toute chose à se rendre auprès du commandant de compagnie pour lui communiquer certains renseignements importants et ne s'est laissé pas arrêter qu'après.

Chef de bataillon DUGANI, 16^e d'infanterie : le 14 décembre, a fait preuve d'un mépris absolu du danger en courant au milieu des balles des ordres relatifs au mouvement d'une de ses compagnies. A été blessé dans cette action.

Chef de bataillon ROLET, 25^e d'infanterie : le 12 décembre, a entraîné son bataillon à l'attaque de tranchées ennemis avec une admirable énergie. Blessé grièvement à la tête a continué à enlever ses hommes jusqu'à moment où il est tombé mortellement frappé en s'criant : « En avant, c'est pour la France ».

Captaine POINTENER, 16^e d'infanterie : le 2 septembre a maintenu sa compagnie sous un feu violent, et, blessé, n'a quitté son commandement qu'à la nuit; a été frappé mortellement le 13 décembre en entraînant sa compagnie à l'assaut.

Cap'taine DE MOLY, 16^e d'infanterie : le 14 décembre a conduit sa compagnie dans le plus grand ordre à l'assaut d'une tranchée ennemis qu'il a enlevée sous un feu violent de front et de flanc. A été mortellement frappé au moment où presque à découvert, il repoussait en coopérant avec la compagnie voisine une violente contre-attaque de l'ennemi.

Captaine DAVILLIER, 23^e d'infanterie : le 14 décembre a, d'un vigoureux élan, entraîné sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemis sous un feu violent. Blessé mortellement, a conservé assez de maîtrise sur lui-même pour s'écrier : « Ce n'est rien, ne vous occupez pas de moi ! »

Captaine MARINET, 27^e d'infanterie : a fait preuve au combat du 14 décembre, d'une énergie à toute épreuve en refusant de se faire panser, après avoir eu le bras traversé par une balle. N'a consenti à se rendre à l'ambulance qu'après deux jours et deux nuits passés dans les tranchées.

Captaine DESMONT, 28^e d'infanterie : au combat du 12 décembre, a fait preuve d'une grande bravoure en entraînant sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemis sous un feu intense, s'en est emparé et est tombé grièvement blessé. Déjà cité le 9 octobre à l'ordre de l'armée.

Lieutenant DE BIZEMONT, 16^e d'infanterie : officier de territoriale passé sur sa demande dans un bataillon actif, a entraîné sa section le 13 décembre avec la plus grande vigueur à l'assaut d'une tranchée ennemis sur le parapet de laquelle il est tombé frappé à mort en s'écriant : « Vive la France. En avant ! »

Lieutenant THYRION, 22^e d'infanterie : le 13 décembre, a fait le coup de feu avec sa section pendant plusieurs heures dans une tranchée enlevée aux Allemands et soumise à un feu intense. Blessé au visage une première fois continué stoïquement son tir jusqu'au moment où une balle vint l'atteindre mortellement en plein front.

Lieutenant BURLAT, 28^e d'infanterie : le 12 décembre, a conduit sa section avec un magnifique entraînement à l'attaque d'une tranchée ennemis très fortement défendue. Est tombé grièvement blessé après s'en être emparé. Déjà blessé le 24 août grièvement et décoré, venait de rejoindre à peine guéri son régiment.

Sous-lieutenant DE GAILLARD, 25^e d'infanterie : a, le 12 décembre, entraîné sa compagnie entière à l'assaut des tranchées ennemis avec un incomparable entraînement. Deux fois blessé antérieurement n'avait jamais voulu se faire évacuer.

Sous-lieutenant RAVAILLER, 27^e d'infanterie : a montré pendant le combat du 14 décembre une indomptable énergie en entraînant ses hommes hors de la tranchée, en les portant en avant sous la mitraille et en les maintenant sur leur nouvelle position.

Sous-lieutenant MARCOUX, 28^e d'infanterie : a montré le plus grand courage en levant brillamment sa section le 12 décembre à l'assaut d'une tranchée ennemis sur laquelle il tomba mortellement blessé. A été nommé sous-lieutenant pour faits de guerre.

Adjudant POYAU, 23^e d'infanterie : le 13 décembre a porté lui-même sa mitrailleuse dans la tranchée ennemis qu'on venait d'occuper. Est retourné chercher un de ses hommes resté en arrière. A été mortellement blessé en cherchant à sauver sa pièce, la position n'étant plus tenable, et y a réussi avant de mourir.

Aspirant ESCO JIROU, 8^e rég. d'artillerie à pied : commandant une batterie d'artillerie lourde, a toujours fait preuve, notamment le 6 et le 12 octobre d'une énergie et d'un courage remarquables en continuant, sous un feu violent d'artillerie, à diriger le tir de sa batterie, ne songeant à s'abriter que sa mission terminée. Blessé deux fois en commandant le feu de sa batterie.

Medecin auxiliaire LHUERRE, 33^e d'infanterie : le 13 décembre, a fait preuve d'un courage au-dessus de tout éloge, en organisant le transport immédiat et la mise à l'abri des blessés, sous un violent bombardement, après la destruction par un obus du poste de secours.

Sergent JEANNETON, 28^e d'infanterie : Blessé successivement de trois balles le 12 décembre, le bras gauche cassé, a continué le combat en faisant charger son arme par un de ses hommes jusqu'à ce qu'une quatrième balle vint le frapper mortellement.

Sergent ROQUE, 33^e d'infanterie : a fait preuve, au cours du combat du 13 décembre, d'une admirable bravoure en se constituant, dans les tranchées ennemis où il avait pénétré, un abri grâce auquel il put abattre une dizaine d'ennemis avant d'être lui-même mortellement frappé.

Soldat MARRAINE, 16^e d'infanterie : le 14 décembre, après s'être porté à l'assaut d'une tranchée ennemis, l'a dépassée et a marché sur la tranchée suivante ; a été blessé au moment où, couché sur le parapet, il observait les mouvements de l'ennemi et n'est allé se faire panser que sur l'ordre de son capitaine à qui il a rapporté des renseignements très utiles sur l'organisation des tranchées ennemis.

Clairon DIOC, 23^e d'infanterie : a fait preuve d'une bravoure et d'une abnégation absolue, le 11 octobre, en rapportant sous le feu son lieutenant blessé et le 13 octobre, après avoir vaillamment combattu toute la journée, en allant à deux reprises le soir chercher des camarades blessés restés à proximité de l'ennemi. A été lui-même grièvement blessé à son second voyage.

Soldat COLOMBIER, 33^e d'infanterie : le 13 décembre, a montré un remarquable courage en sortant un des premiers de la tranchée au signal de l'attaque ; blessé à la cuisse est resté sur la ligne de feu où il n'a cessé d'encourager ses camarades à tenir ferme. (Déjà blessé le 27 septembre.)

Lieutenant WETTERSTROM, 1^e étranger : fait en toutes circonstances plus que son devoir avec un parfait dédain du danger. S'obstina, après avoir reçu une blessure assez sévère, à rester à son poste et a été évacué par ordre.

LA 19^e COMPAGNIE DU 35^e D'INFANTERIE : a montré un admirable sentiment du devoir en marchant en ordre sous un feu violent en gagnant la position avancée qui lui était assignée et en y maintenant de douze à seize heures malgré de grosses pertes ; a repoussé une contre-attaque ennemis en lui faisant subir de grosses pertes.

Captaine BAVIÈRE, état-major d'une division : a montré les plus brillantes qualités militaires, notamment les 21, 25 août et 1^e septembre. A été tué le 8 septembre en revenant d'une reconnaissance des positions ennemis pendant laquelle il s'est avancé sous une grêle de balles jusqu'à la ligne de tirailleurs.

Captaine DE RÉBERT, 35^e d'infanterie : quoique blessé, a repris son service et a rempli comme adjoint au chef de corps deux missions particulièrement périlleuses.

Lieutenant de réserve DE CHALENDAR, 36^e d'infanterie : a montré depuis le début de la campagne beaucoup d'initiative et d'habileté ; s'est particulièrement distingué les 14 et 15 décembre et a largement contribué au succès de l'opération.

Sous-lieutenant MARCOUX, 28^e d'infanterie : a montré le plus grand courage en levant brillamment sa section le 12 décembre à l'assaut d'une tranchée ennemis sur laquelle il tomba mortellement blessé. A été nommé sous-lieutenant pour faits de guerre.

Sous-lieutenant RAULET, 36^e d'infanterie : est tombé mortellement frappé d'une balle en pleine poitrine en franchissant le premier des défenses accessoires de l'ennemi.

N° 93. Supplément au Bulletin des Armées de la République.

CITATIONS (Suite.)

Sous-lieutenant BERANGER, 31^e d'infanterie : a constamment fait preuve d'un entraînement et d'une bravoure remarquables. Commandant, le 13 septembre, sa compagnie, avant garde de la division, s'est emparé d'un bois occupé par l'ennemi, et lui a fait 42 prisonniers. Blessé le 7 octobre, a repris son commandement le 29 novembre, et continue à donner le plus bel exemple d'énergie et de courage.

Sous-lieutenant PIGNIN, 31^e d'infanterie : a pris crânement le commandement de la compagnie quand il est resté seul officier. A su maintenir sa compagnie sur la position et a repoussé une contre-attaque importante.

Sous-lieutenant GUNTHER, 59^e bataillon de chasseurs : mortellement frappé en entraînant sa troupe avec une rare énergie pour reprendre le terrain perdu.

Sous-lieutenant PALMENTIER, 30^e d'infanterie : grièvement blessé en se portant au secours d'un de ses hommes tombé à 30 mètres de l'ennemi.

Sous-lieutenant MOUCHOT et adjudant HELLUIN, 59^e bataillon de chasseurs : mortellement frappés au cours d'une résistance héroïque à une violente contre-attaque ennemis.

Sergent-major ROSSIGNOLLES, 36^e d'infanterie : a toujours donné l'exemple de l'ardeur, de la dévouement et d'une mâle énergie, en affrontant de nombreux dangers dans les reconnaissances et missions périlleuses qu'on lui confiait et qu'il réclamait toujours l'honneur d'accomplir.

Sergents VERDIN, FLORIVAL et DRAIN, 36^e d'infanterie : leurs chefs de section étant tombés, ont pris le commandement et ont été tués en entraînant leur troupe à l'attaque.

Caporal BERTELOODT, 16^e d'infanterie : s'est déjà distingué dans la défense d'un fort ; grièvement blessé au moment où il observait, dans la tranchée, le tir de ses hommes. Sergent TUSSAU, 28^e d'infanterie : à la tête d'un détachement, est sorti de nos lignes sous une grêle de balles pour aller renforcer un poste conquis. Y a lutte avec une grande énergie contre les retours offensifs de l'ennemi tout en travaillant à la mise en état du poste, jusqu'au moment où il a été grièvement blessé.

Sergent SUIRE, 28^e d'infanterie : appela à renforcer un poste conquis, a entraîné ses hommes, malgré le feu extrêmement violent des mitrailleuses dirigé sur le point de sortie de sa troupe. Est parvenu jusqu'au poste où il allait pénétrer au moment où il a été mortellement frappé.

Sergent CASTAGNET, 28^e d'infanterie : est entré l'un des premiers dans un ouvrage allemand, s'est employé pendant plus de deux heures à en assurer l'organisation et la défense, malgré un feu intense de bombes et de mitrailleuses qui démoissaient au fur et à mesure les travaux entrepris. S'est fait conduire par un des prisonniers allemands au fond d'une galerie de mine de 3 mètres pour s'assurer qu'elle ne contenait aucun engin explosif et ne s'est retrouvé que sur l'ordre de son chef.

Captaine BURGER, 12^e d'artillerie : sérieusement blessé au combat du 2 janvier. Ayant de nombreuses campagnes antérieures, a acquis de nombreux titres par la vigueur qu'il a montré au cours de la campagne actuelle.

Lieutenant-colonel BERAUD-REYNAUD, commandant un groupement de la brigade mixte : blessé au mois d'août, a repris son commandement aussitôt guéri. A fait preuve constamment démolie par les bombes et chaque fois rétablie ; a résisté en même temps par le feu aux tentatives d'attaque de l'ennemi et n'a abandonné la lutte que sur l'ordre de son chef lorsque le poste littéralement retourné ne fut plus qu'un amas de décombres, de morts et de blessés.

Lieutenant-colonel AUROUX, 20^e d'infanterie : brillante conduite dans l'attaque d'un poste ennemi, dans son organisation défensive et sa résistance, malgré une blessure grave. Est mort des suites de cette blessure.

Caporal BROUSET, 28^e d'infanterie : blessé grièvement en entraînant à la suite de son chef de section et sous une grêle de balles les hommes envoyés pour renforcer une troupe qui venait de prendre un poste à l'ennemi.

Chef de bataillon PISTON, 35^e d'infanterie : a donné l'exemple des plus belles qualités militaires les 25, 26, 27 et 28 décembre, en levant brillamment son bataillon à l'attaque d'une localité. Son bataillon ayant été relevé, est resté commandant du secteur jusqu'au moment où le repli a été ordonné.

<

tous ses efforts pour ramener dans nos lignes le corps de son ami. Blessé lui-même au cours de cette reconnaissance.

Capitaine d'artillerie HELLÉ, réserve spéciale 2^e D. C. : a assuré dans des conditions difficiles et souvent périlleuses le ravitaillement de la division. Officier de haute valeur, plein de calme au feu.

Sous-lieutenant de réserve ESCOLLE, 2^e d'artillerie : le 26 septembre, son capitaine ayant été blessé et sa batterie se trouvant sous le feu des mitrailleuses et de fusils ennemis, est parvenu à ramener sa section à placer une pièce en batterie sur une crête en arrière et est retourné seul en avant, réussissant avec l'aide de quelques soldats à ramener deux canons à l'abri d'un bois où il les fit ensuite prendre par deux attelages.

Sous-lieutenant de réserve VAILHE, 4^e d'artillerie : a reçu une blessure grave dans les reins, à côté de son capitaine, le 1^{er} novembre.

Lieutenant de réserve d'artillerie LUCAS : conduite exceptionnellement brave dans la défense du convoi attaqué par de fortes lignes de tirailleurs ennemis.

Capitaine de réserve d'artillerie PUJO, état-major d'un corps d'armée : officier breveté d'une conscience et d'un dévouement absolus. Exceptionnellement méritant.

Capitaine de réserve d'artillerie CHUCHU, état-major d'une brigade : excellent officier, fort intelligent, très instruit, très actif et travailleur, d'un sang-froid et d'une bravoure à toute épreuve. En a donné des preuves éclatantes, notamment en entraînant la gauche de la brigade à la bafonnette, le 11 novembre 1914, mouvement qui a arrêté l'attaque de l'ennemi.

Capitaine de réserve LABISSE, 41^e d'artillerie : officier de grande valeur qui a rendu et rend des services éminents. Le 1^{er} octobre, a contribué à la défense d'une position contre une artillerie de beaucoup supérieure en nombre, et, le lendemain, a arrêté par son tir l'offensive d'une brigade allemande. Depuis le 23 octobre, n'a cessé d'agir par le feu, très efficacement, contre les troupes allemandes, avec l'aide d'un caporal et d'un de ses camarades.

Soldat REMY, 51^e d'infanterie : l'ennemi étant parvenu à pénétrer dans une tranchée, a donné le plus bel exemple de courage en se précipitant à la tête de quelques hommes dans cette tranchée et en en chassant les Allemands à coups de pétards, regagnant ainsi de vive force 200 mètres de tranchées perdues, avec l'aide d'un caporal et d'un de ses camarades.

Capitaine de réserve d'artillerie MAIGNIEN détache la mission française près de l'armée britannique : officier très intelligent et travailleur. Affecté depuis le début de la campagne à l'état-major de la mission française, n'a rendu des services signalés par son travail assidu et par ses connaissances techniques spéciales.

Capitaine de réserve d'artillerie THOUZELLIER : par son activité, son jugement, son intelligence et ses connaissances militaires, a rendu les meilleurs services depuis le début de la campagne à la direction de l'arrière.

Capitaine d'artillerie DHÉ, état-major d'un corps d'armée : toujours prêt à remplir les missions les plus périlleuses. Les accomplit avec un calme, un sang-froid, un mépris du danger tout à fait remarquables. A, notamment le 23 août, dans une circonstance critique, fait preuve d'un esprit d'initiative, d'après et de décision au-dessus de son grade.

Capitaine d'artillerie LHEZ, 18^e région.

Capitaine BOYSSON D'ECOLE, parc d'artillerie d'Oran.

Lieutenant CHAUBET, 13^e escadron du train.

Capitaine de réserve ROUSSEAU, 6^e génie : a dirigé d'une façon parfaite, avec compétence, les services de la compagnie divisionnaire du génie : a eu un rôle très difficile à remplir sous un feu intense et continu.

Quelque malade, a su assurer toutes les besognes particulières dont il a été chargé. Lieutenant de réserve SEYTE, 7^e génie : a fait preuve du plus grand courage pendant les violents combats des 30 et 31 octobre en exécutant heureusement plusieurs reconnaissances. Par son sang-froid et son énergie, a su maintenir à son poste, dans des circonstances difficiles, son peloton, qui voyait le feu pour la première fois, malgré la violence et les effets meurtriers de celui-ci.

Lieutenant territorial ORSAL, 3^e génie : toujours très apprécié. A montré depuis le commencement de la campagne qu'il n'avait pas perdu de sa valeur et s'est fait remarquer par

sa décision, son énergie, son allant, son action sur ses hommes. Très méritant.

Capitaine de réserve LELOUP, génie (état-major) : a été un collaborateur d'un dévouement au-dessus de tous éloges ; s'est dépassé sans compter depuis la mobilisation en participant à tous les travaux de la commission du réseau. A pris part à plusieurs reprises à la reoccupation des lignes évacuées et a fait preuve au cours de reconnaissances effectuées au contact de l'ennemi d'une énergie et d'une audace remarquables.

Capitaine de réserve PHULPIN, 8^e génie : a rendu comme officier de réserve de très grands services, en particulier, comme directeur pendant douze ans de l'école de télégraphie militaire de Lunéville. A fait preuve depuis le début de la campagne d'une grande compétence technique ainsi qu'une activité et d'un dévouement inlassables.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Adjudant PONCHARRAU, 18^e d'artillerie : le 22 décembre, était chef de section d'une batterie d'accompagnement, a crânement conduit ses tirs sous le feu régulier de l'obusier lourd allemand et a été sérieusement blessé à son poste.

Caporal COLIBEAU, 17^e bataillon de chasseurs : a montré depuis le début de la campagne le plus grand sang-froid et la plus rare énergie. A été très grièvement blessé (bras droit amputé) le 18 décembre, en tenant tête avec son escouade à l'ennemi qui essayait de reprendre la tranchée dont sa section venait de s'emparer.

Soldat REMY, 51^e d'infanterie : l'ennemi étant parvenu à pénétrer dans une tranchée, a donné le plus bel exemple de courage en se précipitant à la tête de quelques hommes dans cette tranchée et en en chassant les Allemands à coups de pétards, regagnant ainsi de vive force 200 mètres de tranchées perdues, avec l'aide d'un caporal et d'un de ses camarades.

Caporal PEYROT, 78^e d'infanterie : à l'attaque du 21 décembre, était parvenu avec quelques hommes de sa compagnie dans la tranchée allemande, a été chargé par son capitaine de rapporter un renseignement à l'arrière. A parcouru le terrain violemment battu par un feu de mousqueterie et d'artillerie, s'est engagé à son tour au 99^e pour la durée de la guerre. Est un exemple vivant pour les jeunes soldats de courage et d'énergie. Moral très élevé, animé du plus pur patriotisme.

Caporal SAUTÉDÉ, 43^e d'infanterie coloniale : s'est distingué au 23^e colonial au début de la campagne, le 22 août, en ramenant successivement son sergent-major et son sergent tous deux blessés et sur le point d'être pris. Blessé le même jour lui-même et évacué, a depuis son retour au front au 43^e colonial montré le plus grand courage, volontaire pour toutes les missions périlleuses, s'est signalé à diverses reprises, notamment dans la pose de réseaux de fils de fer devant nos tranchées. Le 16 décembre, après avoir pris part à deux audacieuses reconnaissances, n'a abandonné son sergent blessé mortellement près des tranchées ennemis qu'après avoir tenté l'impossible pour le ramener ; est reparti le chercher dès le début de la nuit suivante avec l'aide de volontaires et l'a rapporté dans nos lignes ainsi que les autres morts.

Soldat LE POIDEVIN, 43^e d'infanterie coloniale : excellent soldat. A fait partie comme volontaire, le 16 décembre, d'un détachement qui est allé couper devant les tranchées ennemis, les réseaux de fils de fer et a été blessé très grièvement au bras droit en essayant de ramener dans nos lignes le corps d'un soldat tué. Déjà blessé le 30 août.

Soldat FORGET, 43^e d'infanterie coloniale : a fait preuve depuis son arrivée au régiment d'un grand courage et de beaucoup d'entrain. Très grièvement blessé le 16 décembre en allant reconnaître en plein jour et sous le feu de l'ennemi une tranchée allemande défendue par un épais réseau de fils de fer. Au moment de son évacuation vers l'arrière, n'a manifesté que le regret qu'il avait de quitter la front.

Soldat QUEDOC, 43^e d'infanterie coloniale : atteint de deux blessures très graves le 16 décembre 1914, en allant reconnaître en plein jour une tranchée allemande défendue par un épais réseau de fils de fer. Chanta la Marcellaise au moment où on l'emportait vers l'arrière, donnant ainsi un magnifique exemple de courage à tous ses camarades.

Sergent KELLER, 43^e d'infanterie coloniale : le 16 décembre, au cours d'une tentative de destruction des défenses accessoires de l'ennemi, a ensuité été deux fois chercher des blessés sur la ligne de feu. Blessé à la tête à la première tentative, a eu la cuisse cassée à la deuxième.

Soldat MASSON, 20^e d'infanterie : le 25 dé-

cembre, est sorti cinq fois de la tranchée à 60 mètres de la tranchée ennemie, sous un feu violent pour remettre en mouvement un appareil porteur d'explosifs, donnant ainsi le plus bel exemple de courage et de dévouement réfugié à ses camarades et leur disant que l'existence d'un seul ne comptait pour rien quand il s'agissait d'assurer le succès du régiment contre l'ennemi du pays.

Maréchal des logis ROBRE, 22^e d'artillerie : après avoir déployé une ligne téléphonique de deux kilomètres, en avant des tranchées françaises, s'est installé à 150 mètres d'un poste allemand. A réglé les tirs de l'artillerie sur une pièce de 77 et les abris d'une compagnie allemande dont il avait reconnu les emplacements dans une reconnaissance antérieure. A réussi à démolir la pièce et les abris et, en outre, infligé de fortes pertes à la compagnie.

Adjudant ARNODET, 99^e d'infanterie : a conduit et dirigé sa section d'une façon remarquable sous les feux croisés de l'ennemi, donnant à tous l'exemple du plus grand calme. A déjà été blessé et est revenu au front. Souffrant de sa blessure, n'a voulu quitter sa troupe qu'après l'avoir conduite et installée à proximité des réseaux de fils de fer allemands et n'a consenti à aller se faire soigner qu'après avoir installé sa section dans des retranchements.

Adjudant MARIN, 30^e d'infanterie : affecté au 23^e rég. au moment de la mobilisation. A été blessé au bras et à la cuisse le 25 août. Est revenu sur le front le 3 octobre. Très bon sous-officier, énergique, ayant beaucoup d'autorité sur ses subordonnés, donne à tous le meilleur exemple du courage et de la bravoure.

Soldat FABRE, 99^e d'infanterie : ancien combattant de 1870 et titulaire de la médaille commémorative. Prisonnier en Allemagne après la capitulation de Metz. Âgé de soixante-sept ans au moment de la mobilisation et son fils s'étant engagé au 5^e d'artillerie, s'est engagé à son tour au 99^e pour la durée de la guerre. Est un exemple vivant pour les jeunes soldats de courage et d'énergie. Moral très élevé, animé du plus pur patriotisme.

Soldat MICHAUD, 6^e génie : a donné un bel exemple de bravoure et d'énergie dans l'attaque d'une tranchée. A coupé le réseau de fils de fer en avant de cette tranchée, y a fait un prisonnier qu'il a renvoyé à ses camarades en leur disant : « Emmenez-le, moi je reste ici ». A retiré de la tranchée allemande un sapeur qui venait d'être blessé mortellement. A ramené dans nos lignes un fantassin blessé et, dans un mur, a bouché une brèche par laquelle l'ennemi tirait sur nos réserves.

Soldat RIVERA, 22^e d'infanterie coloniale :

très bel exemple de courage et d'entrain depuis le début de la campagne. N'a cessé de rendre d'excellents services soit comme patrouilleur, soit comme agent de liaison. Blessé d'un éclat d'obus le 23 septembre, a dû être amputé de la jambe droite.

Adjudant HUC, 14^e d'infanterie : à l'attaque du 22 décembre, s'étant porté à l'assaut à la tête de sa section, est tombé blessé à dix mètres des tranchées ennemis, a côté d'un soldat également blessé ; a cherché pendant cinq jours à regagner nos lignes et à se faire reconnaître, se trainant de trou d'obus en trou d'obus et s'y abritant contre les rafales incessantes qui, des deux côtés, jour et nuit, se déclanchaient chaque fois qu'il était aperçu ; n'a pas voulu abandonner le soldat de sa section qui, blessé aux pieds, pouvait se mouvoir plus difficilement encore, lui a remonté le moral, l'empêchant de se suicider ; a été enfin recueilli le 27 décembre, ayant plusieurs doigts de la main enlevés, une blessure à la cuisse et les deux pieds gelés.

Soldat CHARBONNIER, 17^e bataillon de chasseurs : a pris part comme volontaire, le 17 décembre, à l'attaque des tranchées ennemis et a ramené sur son dos un sergent blessé au cours de cette action. A été blessé le 20 décembre d'un éclat d'obus.

Sergent-major CHALON, 21^e bataillon de chasseurs : le 17 décembre, a très vaillamment conduit sa section à l'assaut des tranchées allemandes en s'avantagé audacieusement sous le feu d'une mitrailleuse ennemie, a empêché la mitrailleuse de continuer son feu et a contribué à faire une vingtaine de prisonniers. Blessé légèrement à la joue dans la nuit du 18 décembre, a su maintenir l'ordre et la discipline grâce à son énergie et à son sang-froid. Le 20 décembre, a enlevé bravement sa section à l'attaque d'une tranchée allemande, est resté à 10 mètres de cette tranchée sans s'occuper des pertes qui se produisaient autour de lui. Ne s'est retiré que sur un ordre formel et répété. A été blessé gravement le 21 octobre.

Sergent JOURDAN, 163^e d'infanterie : a coupé en plein jour, sous le feu de l'ennemi, un triple réseau de fils de fer qui entourait une maison crénelée occupée par l'ennemi. Blessé à la cuisse, en accomplissant cet acte de courage.

Sergent TROU-BERTIN, 157^e d'infanterie : vaillamment conduit dans tous les combats livrés sur la Sambre, l'Oise, la Marne et l'Aisne. Le 22 novembre, est allé en avant des tranchées sous une vive fusillade faire prisonnier un Allemand blessé. Le 9 décembre, dans les mêmes tranchées, fut blessé par un obus à la jambe gauche, donnant le plus grand exemple de courage en rentrant à son poste et en recommandant à ses hommes le calme et le sang-froid.

Adjudant CASANOVA, 163^e d'infanterie : blessé en conduisant avec beaucoup de bravoure un coup de feu à la tête le 14 novembre.

Soldat LAFITTE, 34^e d'infanterie : blessé une première fois le 15 septembre, est revenu sur le front le 7 décembre, a dû subir l'amputation de la cuisse gauche. Excellent soldat, à toujours montré simplement le plus grand courage.

Sergent PARROZES, 33^e d'infanterie : vaillamment conduit dans tous les combats livrés sur la Sambre, l'Oise, la Marne et l'Aisne. Le 22 novembre, est allé en avant des tranchées sous une vive fusillade faire prisonnier un Allemand blessé. Le 9 décembre, dans les mêmes tranchées, fut blessé par un obus à la cuisse et a continué sa mission.

Automobiliste ALBERTI, Q. G. du 18^e corps : a été très grièvement blessé à la tête en rempilant une mission le 7 décembre. A fait preuve d'une grande énergie en voulant, malgré sa blessure, achever d'accomplir la mission qui lui avait été confiée ; ne s'est laissé évacuer que sur l'ordre formel du grade avec lequel il se trouvait ; a dû subir l'amputation d'un œil.

Sergent FUZELIER, 58^e bataillon de chasseurs : s'est particulièrement distingué en exécutant volontairement des reconnaissances sur les lignes allemandes.

Sergent BOURGARD, 157^e d'infanterie : bien que gravement blessé à l'œil et à la cuisse dans la nuit du 15 au 16 décembre, lors d'une attaque allemande, a continué à commander sa troupe avec le plus grand sang-froid.

Sergent BRANDIZI, 1^e colonial mixte : ayant la cheville broyée par un éclat d'obus, le 30 septembre, dans les tranchées, a conservé de midi à vingt et une heures le commandement de sa demi-section donnant ainsi le plus bel exemple d'énergie et d'abnégation.

Soldat D'ARDOIS, 43^e d'infanterie : blessé grièvement le 12 novembre. A fait preuve d'une grande énergie et de beaucoup de sang-froid en disant simplement à ses camarades : « Ils m'ont bien arrangé » et en les encourageant à continuer à marcher de l'avant. A été amputé d'un bras.

Sergent MULOT, 8^e d'infanterie : a été blessé à son poste de garde du drapeau et a donné le plus bel exemple de courage et de sang-froid. A été amputé.

Sergent VIGNAU-LOUIS, 24^e d'infanterie :

continuer à donner l'assaut, a poussé un par un tous les hommes de son escouade couchés par un violent feu de mitrailleuses et s'est excusé auprès de son chef de section et de voir si la tranchée allemande était occupée.

Adjudant LONGRAIS, 136^e d'infanterie : très brillamment conduit dans l'assaut à la baïonnette pour repousser l'ennemi. A été blessé d'un coup de baïonnette.

Adjudant PITAUT, 2^e d'infanterie : a occupé avec sa section et des isolés qu'il a ralliés un point d'appui important qui venait d'être évacué au contact de l'ennemi, a mis ce point d'appui en état de défense et s'y est maintenu contre toutes les tentatives de l'adversaire.

Sergent LAURENT, 2^e d'infanterie : est entré le premier dans la maison d'école d'un village. A tué deux Allemands, en a fait quatre prisonniers.

Caporal LEFÈVRE, 2^e d'infanterie : a franchi sous un feu violent la cour d'une école pour pénétrer dans une maison située en face et a fait prisonniers trois Allemands ; a été blessé en les ramenant.

voure. A reçu une grave blessure qui a nécessité l'amputation d'un bras.

Soldat FEYS, 43^e d'infanterie: s'est brillamment comporté le 10 novembre en entraînant ses camarades à l'assaut sous un feu violent de mitrailleuses. A été très grièvement blessé et a été amputé d'une jambe.

Sergent MEILHAC, 2^e de marche du 1^{er} étranger: après avoir fait une reconnaissance intéressante, a été grièvement blessé d'un éclat d'obus en allant rendre compte au chef de bataillon de l'accomplissement de sa mission. Chantait la *Marseillaise* quand il a été relevé couvert de sang.

Maréchal des logis COULON, artillerie de campagne d'Afrique: au combat du 28 août, étant chef de section, a remplacé un chef de pièce et un tireur blessés, tout en commandant sa section sous les rafales violentes de l'artillerie ennemie. Grièvement blessé à son tour, a dû être évacué et vient d'être amputé d'une jambe.

Maître pointeur CHATELLIER, 4^e d'artillerie de campagne d'Afrique: au combat du 28 août, son chef de section et son chef de pièce étant hors de combat, a pris le commandement de sa pièce en restant pointeur. Blessé, est resté à son poste jusqu'à la fin du tir, assurant le tir de son canon avec les deux seuls servants restants. Ne s'est fait soigner que deux jours après, ayant été blessé de nouveau.

Soldat NAVARRO, 2^e de marche du 1^{er} étranger: a été blessé gravement par un obus au moment où il retournait aux tranchées après l'exécution d'une corvée et a dû subir l'amputation du bras gauche. Très bon soldat, demandant chaque fois à faire partie des patrouilles.

Adjudant-chef DOLLE, 273^e d'infanterie: blessé légèrement le 23 août, a continué son service sans faiblesse. A secondé son chef de bataillon en toutes circonstances avec courage et intelligence. A reçu quatre blessures le 30 août.

Soldat GOSSE, 273^e d'infanterie: étant au Canada au moment de la mobilisation, s'est embarqué aussitôt. Agent de liaison du capitaine, a montré aussitôt son intelligence, son courage et son mépris absolu du danger. Blessé le 21 novembre en revenant de patrouille devant les tranchées. Amputé.

Soldat BOUDEMAGH RAMDAN BEN AYACHE, 3^e tirailleurs: blessé très grièvement le 6 novembre; a dû subir la resection de la hanche gauche.

Canonnière SALLÉS, 14^e d'artillerie: a dû subir l'amputation de la cuisse gauche, ayant été blessé dans le canonnement où il était couché par l'explosion d'un obus qui a atteint 11 hommes.

Soldat MONTANGON, 57^e d'infanterie: blessure grave ayant entraîné l'amputation d'un membre. Soldat énergique, qui, par son exemple et son courage, a entraîné à l'attaque sa section privée de chef. Bel exemple de courage et du mépris de la mort.

Adjudant GAUTHIER, 57^e d'infanterie: blessure très grave au genou ayant nécessité l'amputation. Sous-officier énergique et vigoureux; le type du sous-officier modèle. Beaux états de services antérieurs, dans l'infanterie coloniale; 11 campagnes 1/2.

Caporal SCHNEIDER, 2^e de marche du 1^{er} étranger: blessé grièvement le 20 décembre, en dirigeant son escouade employée à la construction d'une nouvelle tranchée à proximité et sous le feu de l'ennemi.

Sergent LECLERC, 37^e d'infanterie: a reçu une blessure grave en pansant sous un feu violent son chef de bataillon grièvement blessé.

Soldat BOUCHET, 37^e d'infanterie: a été grièvement blessé en se portant au secours de son chef de bataillon.

Sergent BUSI, tirailleurs algériens: a fait preuve de bravoure, le 6 septembre, en remplaçant son chef de section blessé et en poursuivant l'attaque commencée. Blessé grièvement à la main gauche et incomplètement guéri, a rejoint le front et a demandé à reprendre son commandement.

Médecin auxiliaire ÉTIENNE, 79^e d'infanterie: un premier obus étant tombé près de son poste, s'est porté en toute hâte au secours des blessés, a été frappé grièvement par un second projectile. A montré à nouveau dans cette circonstance les qualités d'ardeur professionnelle et de dévouement qui lui ont valu d'être cité à l'ordre de l'armée.

Soldat CHAMPEAU, 6^e zouaves de marche: le 15 décembre 1914, faisant partie d'une fraction qui venait de s'emparer d'une tranchée allemande, comme l'ennemi qui occupait une tranchée voisine distante seulement de 4 mètres, lançait des grenades dans nos lignes, a ramassé plusieurs de ces projectiles avant qu'ils n'aient explosé et les a renvoyés à l'ennemi. Grièvement blessé par l'éclatement d'une de ces grenades.

Caporal MASSARDIER, 6^e d'infanterie coloniale: le 18 décembre, a eu la main gauche sectionnée et le crâne défoncé par l'explosion d'une grenade allemande qu'il avait saisie pour la rejeter hors de sa tranchée où elle était tombée. A donné, pendant qu'on le panseait, un exemple d'énergie admirable; avait, par son sacrifice, sauvé la vie à cinq de ses hommes qui se trouvaient auprès de lui dans la tranchée.

Adjudant DUPUIS, 162^e d'infanterie: a entraîné sa section à l'assaut d'une position fortement occupée par l'ennemi avec une ardeur au-dessus de tout éloge. A été très grièvement blessé.

Soldat PERQUERY, 162^e d'infanterie: a fait preuve d'un grand courage dans l'assaut d'un fortin. A tué un officier allemand dans ce fortin et a mis en fuite les guetteurs ennemis commandés par cet officier. Blessé et évacué.

Adjudant MILLET, 7^e d'infanterie coloniale: au régiment depuis le début de la campagne a pris part à toutes les opérations auxquelles celui-ci a participé et s'y est brillamment conduit. En dernier lieu, au combat du 11 décembre, a donné des preuves des meilleures qualités militaires en entraînant par deux fois consécutives, et malgré des pertes très sensibles, sa section à l'assaut des tranchées allemandes. Grièvement blessé, a continué à encourager ses hommes.

Sergent PIEFFORT, 7^e d'infanterie coloniale: brillante conduite au combat du 11 décembre. Tombé grièvement blessé au cours de l'assaut contre les tranchées allemandes, s'efforçait de se remettre debout pour continuer à progresser. A défendu à ses hommes de s'occuper de lui et n'a cessé de les encourager aux cris de: « En avant! en avant! »

Adjudant-chef GABRIEL, 23^e d'infanterie coloniale: sous un feu des plus violents de mitrailleuses et de bombes, a élevé sa section avec vigueur et l'a entraînée à l'attaque des tranchées ennemis. Blessé gravement de deux balles, a continué à commander sa section avec le plus grand sang-froid. Ne s'est retiré que lorsque l'ordre lui en a été donné.

Adjudant COUPET, 23^e d'infanterie coloniale: sous un feu des plus violents de mitrailleuses et de bombes, a entraîné brillamment sa section à l'attaque des tranchées ennemis jusqu'au moment où il est tombé très grièvement blessé.

Soldat VANGARNER, 23^e d'infanterie coloniale: blessé à la jambe dès le début d'un assaut contre une tranchée ennemie, a continué quand même de marcher en avant, entraînant son escouade, lui donnant l'exemple d'une énergie indomptable. A refusé de se rendre au poste de secours et a continué de servir à la compagnie où il n'a cessé comme fonctionnaire caporal de montrer les plus belles qualités militaires. A déjà été blessé par un éclat d'obus le 29 août.

Adjudant BARGUES, 14^e d'infanterie: s'est fait remarquer par l'entrain avec lequel il a conduit sa section à l'assaut des tranchées, le 20 décembre, assaut au cours duquel il a été grièvement blessé.

Adjudant ROIG, 83^e d'infanterie: a fait preuve de beaucoup d'énergie en entraînant sa section, le 21 décembre, à l'assaut d'une tranchée allemande sous le feu de plusieurs mitrailleuses. A été assez gravement blessé.

Adjudant BELBEZE, 83^e d'infanterie: ayant reçu l'ordre, le 21 décembre, de faire face avec sa section à une attaque de l'ennemi, s'est avancé courageusement au-devant d'elle, l'a enrayée puis repoussée. Blessé à la tête et à la main, n'a pas voulu abandonner le commandement de sa section.

Sergent LAURENT, 83^e d'infanterie: dans le combat du 20 décembre, a chargé brillamment à la tête de sa section, l'entraînant sur un glacis de 200 mètres battu par les mitrailleuses ennemis. A été blessé pour la troisième fois en huit jours.

Sergent BARRIÈRE, 83^e d'infanterie: s'est conduit très bravement à la tête de sa section dans toutes les actions auxquelles a pris part le régiment. Le 21 décembre, après s'être emparé d'une tranchée allemande, s'y est maintenu malgré deux contre-attaques violentes.

Sergent CASABONNE, 83^e d'infanterie: s'est conduit très bravement à la tête de sa section dans toutes les actions auxquelles a pris part le régiment. Le 21 décembre, après s'être emparé d'une tranchée allemande, s'y est maintenu malgré deux contre-attaques violentes.

Maréchal des logis ESCOT, 23^e d'artillerie: par son courage et son sang-froid, rend depuis trois mois de grands services dans l'observation avancée. S'étant proposé pour aller réparer une ligne téléphonique coupée par les obus, a été blessé en accomplissant cette mission sous un feu violent. Avant de se laisser évacuer a eu l'énergie d'assurer l'achèvement du travail qui lui avait été confié et d'en rendre compte par écrit.

Maréchal des logis GAYNES, 23^e d'artillerie: faisant preuve en toute occasion depuis trois mois du plus absolu mépris du danger et d'un dévouement sans bornes, continue à exposer sa vie chaque jour pour remplir sa dangeureuse mission; a rendu les plus grands services à l'observation avancée des tirs de l'artillerie, les 20, 21, 22, 23 et 24 décembre 1914.

Adjudant-chef MAGUELONNE, 209^e d'infanterie: le 21 décembre, a conduit avec un grand courage sa section de pionniers, uniquement composée de territoriaux, à l'attaque de la position. A réussi, sous un feu extrêmement violent et meurtrier, à peu de distance des lignes allemandes, à l'y établir et à l'y maintenir.

Adjudant-chef CHEDMAIL, 17^e d'artillerie: étant chef de section à la batterie de tir et blessé légèrement à la cuisse, a demandé à ne pas être évacué; alors affecté à l'échelon, a continué en toutes circonstances à montrer de l'énergie et du sang-froid.

Sergent PENEZ, 91^e d'infanterie: a commandé sa section avec fougue, l'a enlevée brillamment au cours de plusieurs attaques répétées la même nuit et le lendemain pour reprendre des tranchées occupées par l'ennemi. Grièvement blessé en arrivant au parapet allemand.

Sergent HENROT, 91^e d'infanterie: a puissamment secondé son chef de section en lancer de nombreux pétards; a été blessé en poussant ses hommes en avant avec la plus grande bravoure. A refusé de se faire évacuer après cette première blessure; est reparti à la tranchée et a été blessé une seconde fois dans un nouvel assaut.

Sergent SIMONNOT, 91^e d'infanterie: a brillamment porté sa section à l'assaut, plusieurs fois dans la même nuit; s'est exposé avec le plus grand mépris du danger en lancer des pétards qui ont infligé des pertes à l'ennemi. Blessé le 6 novembre.

Sergent DESJARDINS, 91^e d'infanterie: son lieutenant ayant été blessé, a pris énergiquement le commandement de sa section, a rejeté trois fois hors de la tranchée les bombes qui y tombaient et a eu la main gauche emportée par la troisième.

Soldat CROYET, 91^e d'infanterie: vieux soldat engagé pour la guerre. A fait preuve d'une intrépidité continue, exécutant des reconnaissances périlleuses, lançant des grenades, donnant à tous le plus bel exemple. Blessé le 10 novembre, en défendant une tranchée, a dû être amputé de la main droite.

Sergent WATTEZ, 147^e d'infanterie: pendant cinq jours et cinq nuits, serré entre deux tronçons de tranchée occupée par l'ennemi, a tenu sa promesse de tenir quand même. Blessé, a attendu la nuit pour se faire panser et a repris son poste qu'il a su garder jusqu'à la relève, en combattant pied à pied.

Sergent VANHOLME, 147^e d'infanterie: énergie et bravoure remarquables depuis le début de la guerre. A donné des preuves multiples de sa valeur du 27 au 31 octobre, tour à tour lançant la grenade ou faisant le coup de feu de près. A eu la main enlevée par un éclat de pétard et, venu se faire panser, s'est écrié: « Oh! si je pouvais seulement retourner à la tranchée! »